

**Jairo Enrique
Gallo Acosta**



Une Psychanalyse Bacana

Subversive, révolutionnaire et solaire



**Ediciones
KaziYadu**



Jairo Gallo Acosta.

Psychologue et psychanalyste. Titulaire d'un Master en Psychanalyse de l'Université Argentine John F. Kennedy. Docteur en Sciences Sociales et Humaines de la Pontificia Universidad Javeriana. Stage postdoctoral à l'Université Michoacana de San Nicolás de Hidalgo. Professeur et chercheur à l'Université Coopérative de Colombie et à l'Université Nationale de Colombie. Auteur des ouvrages: «Psicoanálisis y teoría social» (2009); «Psicoanálisis, investigación y subjetividad» (2011); «Polis y Psique. Ensayos sobre teoría social y psicoanálisis» (2017); «Clínica y acontecimiento. La práctica psicoanalítica en la época de las lógicas neoliberales» (2019); «Ideología, salud mental y neoliberalismo en Colombia» (2020); «Por un psicoanálisis abigarrado» (2021); «El amor, el vacío y lo femenino» (2023); «Malestar docente y dispositivos de escucha psicoanalíticos en el campo educativo» (2025). Membre du Cercle Psychanalytique du Caraïbe.

Kaziyadu est une maison d'édition indépendante et, comme son nom l'indique («aube», «éveil», «renaissance» en langue Huitoto), elle souhaite promouvoir des livres qui permettent la réflexion et la transformation d'une réalité de plus en plus accablante. C'est pourquoi la politique éditoriale de Kaziyadu consiste à diffuser, à travers ses publications, des textes rendant possibles la critique et la transformation sociale, particulièrement dans les contextes latino-américains, mais aussi à l'échelle mondiale.

**Une psychanalyse bacana
subversive, révolutionnaire et solaire**

Une psychanalyse bacana

**subversive, révolutionnaire et
solaire**

Jairo Enrique Gallo Acosta

2026

Ediciones Kaziya

Traverser une analyse, c'est se donner la chance de vivre.

Et si nous souffrions d'un excès de réalité? Rêvons
davantage, fantasmons plus fort, bâtissons une autre réalité!

À quoi bon une révolution, si ce n'est pour aimer, désirer et
vivre?

Gallo Acosta, Jairo Enrique
Une psychanalyse bacana. Subversive, révolutionnaire et solaire
Préface: Aline Souza Martins
Correction éditoriale: Andrea Montoya Rodríguez
Conception de la couverture: Jairo Enrique Gallo Acosta / Anderson
Rueda Consuegra
Mise en page: Jairo Enrique Gallo Acosta / Anderson Rueda Consuegra
Première édition: août 2025 117 p.; 21 x 14 cm. ISBN: 978-628-01-
9837-8
2026 Éditions Kaziyadu
Bogota-Colombie
<https://kaziyadu.com/home>

La reproduction partielle ou totale de ce livre est autorisée, à condition de
respecter le principe éthique et politique de citer l'auteur des idées ici
exposées

Sommaire

Préface.....	11
Introduction.....	19
1. Une Psychanalyse bacana	25
1.1. C'est la joie, pas le Bonheur!	25
1.2. Subversion, sujet et psychanalyse: au-delà du bonheur, la joie "bacana"	52
1.3. L'impuissance individuelle de l'amour	54
2. Une Psychanalyse "bacana", bariolée et subalterne.....	59
2.1. "Choleando" la psychanalyse	63
2.2. Une psychanalyse "Whitexicans"? Non ! Pour une psychanalyse "bariolée" et "Naca"	70
2.3. "Barioler" la psychanalyse : traverser sa colonialité pour se connecter autrement	76
2.4. Du jouissance au désir dans la psychanalyse bacana et bariolée	85

*Pour mon père, qui a fait tout ce qu'il a pu, pour ma mère,
qui continue de le faire*

Préface

La Psychanalyse – La Théorie dansant avec la praxis

Depuis la Colombie, mais aussi à partir de ce que nous avons en commun sur notre territoire d'Amérique latine, le livre de Jairo Gallo parie sur le mouvement au sein de la psychanalyse. Il nous parle d'une théorie et d'une praxis psychanalytiques *situées*, en pensant la relation entre désir, subversion et joie.

Parce que nous sommes perçus comme des pays “non européens et non nord-américains”, nous partageons une histoire de colonisation qui marque aujourd'hui notre économie, notre langue, nos coutumes et nos médias. Une colonisation soutenue par de grandes institutions disciplinaires qui, bien au-delà de l'armée et de l'école, affecte également notre manière de pratiquer la clinique, notre façon de faire et de regarder des films, des séries et des publicités, ainsi que la manière dont nous sommes envahis par la main de fer des réseaux sociaux comme Facebook, Instagram et Twitter (tout en connaissant les formes de contrôle exercées par les grands leaders mondiaux via ces plateformes).

Ainsi, la psychanalyse ne peut être contre-coloniale que si elle se “dénordifie” (*se désorienter*), si elle détourne les sens aliénants, fixés comme des drapeaux de possession du monde entre Nord et Sud. Pour Emiliano David, Cristina Vicentin et Lia Schucman (2024, p.3), “dénordifier”

semble indiquer une perception aiguë de la subordination de la folie au “Nord” dans deux directions: celle de la subordination épistémologique du Sud au Nord sous la forme d'un eurocentrisme; et celle de la subordination de la folie à la norme de la raison et de la rationalité occidentale. En faisant dialoguer la “psychanalyse bacana” avec le Brésil, nous pouvons comprendre qu'une partie de la révolution proposée par Gallo questionne précisément la rationalité coloniale, considérée comme raison unique, dans un pari sur la joie et le désir comme forces pour faire face à la pratique néolibérale normatrice des corps, des esprits et des affects.

Le néolibéralisme, qui efface la puissance politique du communautaire, génère une mélancolisation de la population, laquelle finit par croire que rien n'est possible au-delà de la consommation. Ce système aurait ainsi pour caractéristique principale la dépolitisation de la société, retirant le pouvoir aux groupes politiques, tels que les syndicats, tout en favorisant l'individualisme et l'idée du sujet comme entrepreneur de soi-même. Dans ce modèle, les principes de gestion d'entreprise (Dardot & Laval, 2016) sont adoptés pour la gestion de la souffrance psychique, et les idéaux de performance, d'investissement, de rentabilité et de positionnement de soi en tant que marque, sont adoptés comme dessein psychologique.

Ce contrôle économique, désigné comme une forme de rationalité, est pour Safatle (2022) une continuation de la psychologie, une véritable économie morale qui dissimule une structure politique organisant gouvernants, actions, politiques publiques et relations sociales. Autrement dit, c'est

une politique des formes de vie, de production de subjectivités et, par conséquent, de désirs.

À travers cette psychanalyse qui se propose “pas-toute”, Jairo soutient que la joie peut faire face à la mélancolisation de notre champ. Le mécanisme de désidentification analytique suspend non seulement l'aliénation singulière de la scène familiale, mais aussi celle de la scène sociale, laissant le désir émerger comme possibilité révolutionnaire de remise en question des normes.

En ce sens, le désir, à partir de la psychanalyse lacanienne, est essentiel pour penser tant la singularité que le mouvement. Pour Lacan, «le désir de l'homme est le désir de l'Autre», et en ce sens, il est lié à la reconnaissance, car le sujet localise son désir à travers l'autre, son semblable, qui lui prête des fantasmes pour recouvrir l'objet qui manque. Le désir nous mobilise donc au-delà de la complétude imaginaire de l'identité. Ainsi, la reconnaissance, comme désir du désir de l'Autre, peut être comprise dans un contexte plus large:

Tant comme l'inscription d'une subjectivité donnée dans la culture, que comme la perception qu'elle ne sera jamais complète, car le désir insiste pour briser les plans dans un élan éternel de méconnaissance pour se réinventer, trouant et surprenant à nouveau ce qui est attendu” (Martins, 2019, p. 135).

La psychanalyse contemporaine souligne que le territoire laisse des traces dans la culture, laquelle fait partie du monde symbolique de chaque sujet. Ce dernier, tout en construisant une histoire singulière, est langage; il est donc

porté par des signifiants dont la matérialité est constituée par l'image acoustique marquée par notre déhanchement (*meneo*), notre accent et nos rythmes. Ainsi, l'auteur se situe comme subalterne. En rappelant l'indienne Spivak (2010), il dit: « un subalterne ne peut pas être entendu, il faut donc chercher des moyens de le faire. Heureusement, je suis aussi caribéen comme un autre Fanon — non du milieu caribéen français, mais espagnol — mais après tout caribéen, issu de ces indigènes qui ne se sont jamais laissés conquérir par les Espagnols et autres colonisateurs européens. C'est pourquoi ils ont dû inventer un fantasme européen cannibale, animalisant le natif qu'ils ne parvenaient pas à s'approprier ». Cette localisation ne présente pas seulement l'auteur, mais aussi la position de son œuvre dans une lignée de la psychanalyse qui parie sur la subversion et la résistance comme éthique psychanalytique d'un désir qui ne se conforme pas, ne s'adapte pas et ne peut être dominé.

Au Brésil, comme dans les pays latino-américains hispanophones, la psychanalyse n'est pas seulement celle des élites, contrairement à ce que le fantasme européen veut nous faire croire. Elle s'est infiltrée dans les politiques de santé et a donné naissance à la Réforme Psychiatrique, elle a tendu la main au Système Unique de Santé (SUS) et a aidé à créer le Projet Thérapeutique Singulier, un plan de soins qui prend en compte les particularités des personnes accompagnées. La psychanalyse est aussi hors les murs : elle reçoit sur les places publiques, dans les gares abandonnées, dans les campements du Mouvement des Sans-Terre (MST), dans les squats et même dans les églises. Estevão et Hartmann (2024, p. 87) nous disent d'ailleurs que, tant dans les politiques publiques que dans les projets de rue, cette psychanalyse

ancrée dans le territoire nous offre « d'autres manières de penser le transfert et des interventions que nous pouvons qualifier de typiquement brésiliennes », ou ici, typiquement latino-américaines.

La question des spécificités latino-américaines n'est pas nouvelle. Déjà dans les années 80, la féministe et anthropologue Lélia Gonzalez (2018) écrivait “La catégorie politico-culturelle de l’Améfricanité”, ainsi que le texte “Racisme et sexisme dans la culture brésilienne”. Dans ces écrits, l'autrice nomme le Brésil “Améfrique Ladine”, un acte qui subvertit le symptôme raciste de dissimulation et de réduction au silence de nos origines africaines et latines, ce qui fait retour comme symptôme dans notre culture. Ainsi, Gonzalez crée de nouveaux mots pour rebaptiser notre langue à partir de la territorialité brésilienne et l'appelle le “pretugués” (portugais noir), donnant corps, histoire et couleur à ce qui pourrait être perçu comme des signifiants vides. Gonzalez poursuit en unissant, dans cette auto-désignation, la confusion qui surgit quand le réel laisse place à l'imaginaire: “et même avant, dans l'Amérique dite précolombienne, cela se manifestait déjà en marquant de manière décisive la culture des Olmèques, par exemple (Sertima, 1976). La reconnaître, c'est en fin de compte reconnaître un gigantesque travail de dynamique culturelle qui ne nous emmène pas vers l'autre côté de l'Atlantique, mais qui nous en ramène et nous transforme en ce que nous sommes aujourd'hui: des améfricains (2018, p. 333).

Gallo dialogue avec notre Amérique latine, depuis ce territoire, par la praxis d'une “Psychanalyse bacana”. Cela m'a posé un premier défi : traduire ce mot dans notre “

pretugués”. J’ai découvert que le mot “bacano” en espagnol n’apparaît pas dans les dictionnaires de traduction, mais que le mot “bacana” existe au féminin, et peut être traduit par beau, bon, dévoué, digne, honnête et utile. Dans le livre lui-même, j’ai trouvé les sens de “Bacana” comme *cool*, génial, joyeux et heureux, des significations qui semblent correspondre à notre féminin de “bacana”. Ainsi, nous pouvons dire qu’en Amérique latine, le signifiant de *Bacano*, dans la perspective de Gallo, est femme, pas-toute et en mouvement.

Selon Gallo, “blanchir en psychanalyse, [c’est] avoir l’aval du maître européen. Nous cherchons une reconnaissance qui ne viendra pas”, et je continue de citer, “la praxis peut émerger comme symptôme, en défendant une psychanalyse pure”. De cette manière, nous pouvons comprendre que la défense passionnée d’une psychanalyse figée, les deux pieds sur le sol européen, est un symptôme qui la transforme en vieille pierre, peu intéressante pour les jeunes qui cherchent à comprendre leurs modes de vie dansants au rythme actuel. Ce qui serait la “psychanalyse pure” dans le texte de Gallo se comprend comme une psychanalyse émerveillée par l’idéal du fantasme inconscient “whitexican” (un néologisme créé par l’auteur).

Le livre fonctionne comme un rappel pour certains psychanalystes qui ont oublié ce qu’est la psychanalyse, et l’importance d’aller au-delà de l’affiliation, de la fidélité, de la rhétorique et de la reconnaissance. Comme nous le disent Estevão et Hartman (2024), “l’analyse n’est possible que dans le moment vivant de l’acte, et non dans la représentation” (p. 88). Gallo nous montre que nous demandons trop peu à la

psychanalyse; la simple liberté de citer des auteurs non-psychanalystes — ou même des psychanalystes de différentes orientations — exige une demande d'autorisation, accompagnée d'une menace d'exclusion.

En ce sens, la Psychanalyse Bacana serait aussi une résistance à la colonisation de la théorie psychanalytique par le Nord. Ce que l'auteur fait, c'est nous convoquer à penser les formes par lesquelles nous avons été colonisés en psychanalyse, en plaçant la France et l'Europe à la place du colonisateur, et la psychanalyse française à la place de la Vérité, comme un idéal à atteindre. Cette même psychanalyse traditionnelle, qui critique les mouvements utilisant l'identité de manière stratégique en politique, succombe au surmoi tyrannique en limitant la praxis psychanalytique à la langue et aux textes de la métropole, tout en critiquant la science même qui place le texte des maîtres psychanalystes à son rang.

En conclusion, la psychanalyse *Bacana* proposée par Gallo nous rappelle que nous sommes désir, et que celui-ci est mouvement. Nous reprenons son potentiel dansant, qui invoque la création joyeuse de l'acte contre la mélancolie néolibérale qui paralyse. Ici, en Amérique latine, nous dansons, nous luttons et, en même temps, nous jouons avec des rythmes divers. Nous créons notre nœud borroméen entre race, classe et genre dans un *sinthome* singulier de la psychanalyse sur notre territoire, avec la richesse des saveurs régionales, la beauté des couleurs tropicales et le balancement de nos musiques qui, du Sud au Nord, ne nous permettent pas de nous arrêter de bouger.

Aline Souza Martins São Paulo, le 21 mai 2025

Bibliografia

Dardot, P.; Laval, C. (2016). A nova razão do mundo: ensaio sobre a sociedade neoliberal. São Paulo: Editora Boitempo.

David, E. de C., Vicentin, M. C. G., Schucman L. V. (2024). Desnortear, aquilombar e o antimani 1 colonial: três ideias-força para radicalizar a Reforma Psiquiátrica Brasileira. Em Ciência & Saúde coletiva, 29 (3).

Gonzalez, L. (2018). A categoria político-cultural da amefricanidade. In Primavera para as rosas negras: Lélia Gonzales em primeira pessoa... Diáspora Africana: Editora Filhos da África.

Hartmann, F. e Estevão, I. R. A subversão como núcleo da psicanálise: sujeito e indeterminação radical. Em Psicanálise à brasileira. Org. Canavez, F. Birman, J. Salvador: Editora Devires, 2024.

Martins, A. S. (2020). As voltas do reconhecimento na clínica e política da psicanálise. 2020. 230 f. Tese (Doutorado) Instituto de Psicologia, Universidade de São Paulo, São Paulo.

Safatle, V. A economia é a continuação da psicologia por outros meios: sofrimento psíquico e o neoliberalismo como economia moral. Em Neoliberalismo como gestão do sofrimento psíquico. Org. Safatle, V. Silva Junior, N. Dunker, C/ Belo Horizonte: Autêntica, 2022.

Spivak, G. C. (2010). *¿Pode o subalterno falar?* (S. R. G. Almeida, M. P. Feitosa & A. Pereira, Trans.). Belo Horizonte: Editora UFMG.

Introduction

“Ce qui a manqué à Freud, c’est le tropique !”

Ramón Illán Bacca

Introduire le *bacana* dans la praxis psychanalytique est une véritable audace caribéenne. ¡*Nojoda tronco de frase: une psychanalyse bacano!* pourrait-on dire à Barranquilla (cette ville caribéenne de Colombie). À vrai dire, ce titre m'est venu en pensant à quelque chose de plus théorique : comment penser une praxis psychanalytique qui permette une issue au sujet à l'époque du capitalisme néolibéral ? Une issue qui n'ait rien à voir avec un cynisme narcissique (« narcinique », selon le néologisme inventé par la psychanalyste française Colette Soler), ni avec une résignation tragique face à « la chute des idéaux », pour se placer au-dessus d'eux ou de la clameur d'une époque en s'enkystant dans une clinique de divan, distante d'une réalité (qui, pour très imaginaire qu'elle soit, est aussi symbolique et a des effets sur le sujet et ses productions subjectives), sous le prétexte de défendre une psychanalyse “pure”. Face à cette interrogation et à de multiples élucubrations, une réponse m'est apparue: une psychanalyse *bacana*!

Une psychanalyse *bacana* n'est rien d'autre qu'une psychanalyse qui parie sur un *gay sçavoir* (savoir joyeux). Cela ne signifie pas une félicité auto-imposée, comme le prétendent les logiques capitalistes néolibérales du “tous heureux et gagnants!”; cette félicité qui ne mène, comme

nous l'ont rappelé les philosophes Byung-Chul Han, Franco Berardi ou Slavoj Žižek, qu'à une dépression ou une anxiété généralisée par l'impuissance à atteindre les idéaux surmoïques du néolibéralisme. Ce *gay savoir* est cette possibilité de penser la tragédie humaine non comme une condamnation infinie, mais comme la chance de faire quelque chose de différent avec elle, autre chose, par exemple : un « mieux vivre » issu de la tragi-comédie.

Le *bacana* n'est ni une essence ni un standard, il ne se limite pas à un lieu géographique, ni même à certaines personnes. Il s'agit en réalité d'un pari éthico-politique, c'est ce qui permet de se lier à l'autre, rendant possibles les liens sociaux. *Bacano*, comme tout signifiant dans la théorie lacanienne, est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant. En soi, *bacano* ne signifie rien isolément ; il ne signifiera quelque chose qu'*a posteriori* si nous le lions à d'autres signifiants comme : joyeux, *chêvere*, agréable, engagé, contextuel, politique, éthique, subversif, bariolé. C'est là toute l'ambition de ce livre.

Une psychanalyse *bacana* à une époque où tout est possible mais où rien ne se fait, où la « fin » semble inévitable pour beaucoup, où il ne reste qu'à jouir car il n'y a ni lendemain ni à-venir, tout n'étant qu'un présent perpétuel mortifiant. C'est là que la psychanalyse *bacana* intervient pour dire aux impératifs déprimants du « on ne peut rien faire » : quelque chose est possible, il y a toujours quelque chose à faire-être, toujours quelque chose qui n'est pas perdu. Le sujet de l'inconscient, celui que Freud a découvert, nous le rappelle à chaque instant, tout comme nous l'ont rappelé les hystériques du XIXe siècle que Freud écoutait, ou ces

corps dépressifs et anxieux du XXI^e siècle lorsqu'ils descendent dans la rue pour marcher et protester — ces corps qui, aujourd'hui, se barricadent dans de nombreuses universités du monde pour manifester contre le massacre à Gaza perpétré par l'État d'Israël, en Argentine contre les mesures néolibérales visant à achever le peu qu'il reste de l'État-providence, ou en Colombie pour exiger une éducation plus inclusive, démocratique et publique, comme un bien pour tou.te.xs et non pour quelques-uns.

Une psychanalyse *bacana* est une praxis qui prend en compte le désir du sujet, sans nier qu'il y a toujours une jouissance dont nous devons nous responsabiliser. C'est donc dans la praxis psychanalytique que nous pouvons, par la voie de l'amour (transfert), permettre au sujet de tracer son désir à travers ses dires et ses silences, un tracé capable de mettre une limite à la jouissance. L'amour crée un voile sur l'objet de jouissance pour qu'il devienne objet de désir: c'est là l'érotisme de l'amour. Une psychanalyse *bacana* n'est pas “amusante” en soi, elle est plutôt créative ; c'est faire quelque chose du désir à partir du « fantasmer » freudien¹ pour créer des possibilités de vie. C'est une praxis où le fantasme n'est pas pathologique, mais une chance de faire face au réel de la vie, au vide constituant du sujet. Face aux impératifs d'exploiter, de violer, de gagner, de triompher, de produire, de consommer — autant d'actions pour “être dans la réalité” —, émergent d'autres actes constitués par le fait de fantasmer, danser, chanter, marcher, déambuler, mais surtout d'aimer. Fantasmons davantage, éloignons-nous de la réalité.

¹ Freud, S. El creador literario y el fantaseo, en: *Obras Completas*. Volumen IX. Amorrortu.

“Les humains sont très étranges. Tout ce que vous créez sert à détruire”, dit une réplique culte du film *Le Cinquième Élément*. On pourrait lui répondre avec Lacan (2013) dans le Séminaire 10, *L'Angoisse* : “seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir”. Face au destin fatal auquel nous conduit une jouissance sans limite (le capitalisme technologique du XXIII^e siècle dans le film), l'amour se place courageusement comme la seule chose capable de transformer cette jouissance mortifère en désir, ce qui laisse toujours une porte ouverte où chacun devra faire lien avec un autre.

Il ne s'agit pas seulement de traverser une analyse pour rendre compte du réel, mais que le réel rende compte de l'imaginaire et du symbolique. Penser l'imaginaire à partir du symbolique pour rendre compte du réel serait un premier moment de l'analyse, mais le second tour consiste à passer du réel à l'imaginaire et au symbolique². C'est ce dernier point que l'on pourrait penser depuis les tropiques : apporter une touche caribéenne et latino-américaine à la praxis, lier le réel au symbolique et à l'imaginaire.

La psychanalyse est une subversion joyeuse; elle ne promet rien. Elle est l'enthousiasme de ne jamais pouvoir atteindre ce qui est désiré, elle est la joie de vivre en insistant sur quelque chose d'impossible, mais qui crée des possibilités — la douce indestructibilité du désir qui se

² Ces réflexions sont le fruit de conversations avec la professeure María Alejandra Tapia Millán à l'Université Nationale de Colombie.

renforce de ne jamais atteindre son objet. C'est pour cela que la psychanalyse est *bacana*. Enfin, pour Lacan, la position du psychanalyste se rapproche de celle d'un saint: "Plus on est de saints, plus on rit, c'est mon principe, voire la sortie du discours capitaliste — ce qui ne constituera pas un progrès, si c'est seulement pour quelques-uns" (Lacan, 2012, p. 546).

Ce livre se divise en deux parties: la première, "Une psychanalyse *bacana*"; la seconde, "Une psychanalyse *bacana*, bariolée, subalterne". La première partie vise à penser une praxis qui ne serve pas seulement à maintenir une endogamie psychanalytique — une psychanalyse pour les psychanalystes —, mais une expérience pour un sujet qui désire être entendu. La seconde affirme que le *bacano* n'est rien d'autre qu'un pari éthico-politique: n'ayons plus peur d'affirmer que, dans les contextes colombiens et latino-américains, nous pouvons faire de la praxis une expérience aussi reconnue que celle pratiquée en France ou en Angleterre. Mais pour cela, nous devons d'abord nous reconnaître nous-mêmes.

Une psychanalyse *bacana* n'est pas faite pour accepter la réalité, s'y adapter ou la nier cyniquement; elle est faite pour recréer une réalité et en faire autre chose. Tandis que j'écris ces lignes, on entend des tambours, des flûtes, des maracas, des trombones, des trompettes et des timbales en fond sonore. Ce livre fait écho à ces rythmes antillais, caribéens, latino-américains, mais aussi d'ailleurs, car une psychanalyse *bacana* inclut des mélodies de partout et de nombreux sujets, pour qu'elles soient écoutées et dansées ici et là-bas. L'expérience analytique est l'écoute des rythmes et des mélodies de l'inconscient, des associations

libres du sujet qui dit quelque chose de soi. La place de celui qui écoute est celle de l'attention flottante qui danse avec ces dires; et tandis que cela se produit, s'instaure un acte analytique joyeux, subversif.

1.

Una psicanalyse bacana

1.1. C'est l'allégresse, pas le Bonheur!

Le bonheur n'a jamais été important. Le problème réside dans le fait que nous ne savons pas ce que nous voulons réellement. Ce qui nous rend heureux, ce n'est pas d'atteindre ce que nous désirons, mais de le rêver. Le bonheur est pour les opportunistes. Je pense donc que la seule vie de profonde satisfaction est une vie de lutte éternelle, particulièrement la lutte contre soi-même. Si tu veux rester heureux, reste simplement stupide. Les authentiques érudits n'ont jamais été heureux; le bonheur est une catégorie d'esclaves. Slavoj Žižek. *The Guardian*.

Le signifiant de bacana, dans ce livre, se rapporte davantage à l'allégresse spinoziste qu'au bonheur néolibéral promu actuellement: tous heureux pendant que le monde tombe en morceaux. Cette allégresse est un acte politico-éthique, où être joyeux sert à pouvoir penser-être le monde. Chez Spinoza, l'allégresse est l'un des trois affects primaires avec le désir et la tristesse (Spinoza, 2000). Le "gay savoir" dans la praxis psychanalytique n'est rien d'autre qu'assumer l'incertitude du sujet, de ce qui ne peut être prédit, mais pas non plus condamné ; les paroles dites sont écoutées pour qu'un sujet s'en saisisse rétroactivement afin d'hystoriser³ son passé dans un devenir.

³ Néologisme entre historiser et hystériser

Ce gai savoir est ce “savoir y faire” avec l'impuissance pour transformer un impossible en possibilité, chose sur laquelle le bonheur néolibéral ne semble pas parier, lui qui fonde tout sur le “on peut tout”. Rire pourrait être une manière de traiter la jouissance; c’est une façon de signaler qu’il y a là une limite infranchissable: celle de l’incomplétude. La conséquence de prendre le réel de la vie comme une comédie à travers l’humour est un « savoir-faire » depuis le symbolique pour se lier imaginativement à un autre. Ainsi, ensemble, nous pouvons rire de la lourdeur de l’existence, de ses limitations, là où le “pas-tout” permet de transformer, subvertir, recréer. Vivre, c’est faire de l’impossibilité une allégresse.

Seul un sujet peut habiter un monde; “être en train d’être” (estar siendo) est une question subjective où se joue la singularité du sujet avec les autres. Le estar siendo de Kusch (1978) nous renvoie à un sujet qui n’en finit jamais d’être, et dont l’être n’est pas quelque chose de fini, mais ne peut s’accomplir qu’en acte, entre un signifiant et un autre. C’est dans ce jeu qu’un sujet peut rire de ne pas pouvoir “être” (fixe) pour “être en train d’être” et pouvoir habiter et s’habiter, soi-même et les autres.

Pour cela, il ne faut pas faire de la psychanalyse un musée; comme nous le dit Agamben (2005), il se présente une impossibilité de l’utiliser, de l’habiter, d’en faire une expérience. Il faut transformer la praxis psychanalytique en une expérience qui traverse les savoirs stéréotypés et figés, permettre l’expérience qui recrée dans chaque praxis une psychanalyse comme un nouveau signifiant. Une

psychanalyse bacana est une psychanalyse populaire, non exclusive aux élites qui peuvent se l'offrir.

Une psychanalyse bacana, c'est savoir y faire avec la mort pour supporter la vie. Dans la théorie lacanienne, la mort relève du symbolique et el vie du réel ; c'est comme si, en faisant quelque chose depuis le symbolique — symboliser la mort — nous pouvions supporter le réel de la vie.

La psychanalyse rend la vie plus simple. Nous acquérons une nouvelle synthèse après l'analyse. La psychanalyse réordonne l'enchevêtrement des pulsions dispersées, cherche à les enrouler autour de leur bobine. Ou, pour modifier la métaphore, la psychanalyse fournit le fil qui conduit la personne hors du labyrinthe de son propre inconscient (Viereck, 1926, paragraphe 35).

De la paila⁴ au bacana, tel pourrait être le traverser d'une psychanalyse. Être paila, c'est être dans l'immonde, c'est la résignation que rien ne peut changer, c'est le désespoir mortifère, c'est être dans une situation infernale (d'où la paila, la poêle), être "frit". Ainsi, passer au bacano serait faire face à cette situation paila, à cette souffrance illimitée. Devenir pailander, c'est pouvoir bouger de cet endroit vers un lieu agréable ; c'est la puissance de la douceur comme nous le dit Dufourmantelle : « expressions d'une vie authentique ». Une psychanalyse bacana est une psychanalyse pour une vie authentique.

⁴ En Colombie, on dit 'paila' quand c'est la merde ou quand c'est mort pour quelqu'un

Qu'est-ce qu'une psychanalyse bacana? C'est une psychanalyse qui ne fait pas des textes psychanalytiques une lettre morte, une psychanalyse qui se recrée toujours dans chaque espace où un sujet émerge de son dire et, en étant écouté, s'écoute. Une psychanalyse qui fait de la théorie un jeu qui nous surprend par sa lecture et se laisse surprendre dans sa praxis; une psychanalyse qui nous situe comme sujets dans cette rencontre-malencontre avec l'inconscient, un savoir joyeux et courageux qui nous trace un chemin désirant auquel nous ne pouvons fuir.

Une psychanalyse bacana doit être comme une bande de Moebius: de même que l'extérieur et l'intérieur se diluent à mesure que nous y circulons, il en va de même pour ce qui est et n'est pas psychanalyse. Il n'y a pas de psychanalyse pure, seulement une praxis qui, par son acte, trace son existence sur une surface non-orientable; l'orientation est donnée par chaque acte où parle et écoute le sujet de l'inconscient.

La psychanalyse est une expérience de l'écoute du dire d'un sujet et de sa place dans un monde avec les autres. Dans ce lieu subjectif, le sujet peut souffrir, mais il peut aussi «savoir y faire» avec une vie au-delà de cette souffrance; c'est là le pari de la psychanalyse comme praxis. L'expérience psychanalytique ne peut devenir une sorte de cynisme tragique où il ne reste qu'à reconnaître l'impossibilité depuis une impuissance. La psychanalyse est une puissance de l'impossibilité, c'est croire et créer une vie depuis la singularité de chaque sujet. Penser l'impossible du

réel de la vie, c'est assumer que l'on peut élaborer un « savoir y faire » avec elle.

Le fantasme peut faire de nuestra réalité la chose la plus terrible, tout comme il pourrait en faire la plus sublime. La question est de savoir comment soutenir un acte capable de recréer cette réalité pour faire de la vie quelque chose de sublime. Qu'est-ce qu'un fantasme ? C'est recréer le monde qui nous est échu, c'est le colorer selon nos désirs, c'est faire du sentier de la vie un chemin possible pour vivre. Fantasmer est ce qui nous rend humains, car c'est un acte qui, avec l'absence, crée une présence.

Le terme utilisé par Freud était Phantasie, ce qui, en français, ne sonnait pas bien, ils l'ont donc traduit par « fantasme », bien que dans le monde lacanien on insiste sur le fantasme et non sur la fantaisie. Il vaut mieux continuer à parler des deux concepts. En espagnol comme en anglais (fantasy), la fantasía possède une puissance créative subjective et culturelle, comme le souligne l'excellent travail d'Anthony Sampson (1992) “la fantasía no es un fantasma” qui nous dit : “il y a une ambiguïté incontournable dans l'emploi freudien du mot Phantasie, une oscillation constante qui est ce qui permet à Freud toutes ses analyses des processus créatifs des artistes, les formations de souvenirs-écrans, les attaques hystériques, les compulsions obsessionnelles et aussi ses spéculations sur les origines de la culture humaine, etc.”

Nous fantasmons parce que nous ne pouvons pas atteindre le “tout”, alors avec nos fantasmes, nous pouvons faire de cette impossibilité un acte : désirer. Et ce qui permet que cela arrive, c'est l'amour. Ce qui rend le désir possible, c'est l'amour, ce qui borde le vide pour que le « pas-tout » soit une destination et non un « tout » qui conduise au néant. Le désir est le sentier que trace l'amour quand il borde le vide. Pour Zupančič (2012), “L'amour est structuré comme une comédie. En tant que tel, l'amour peut être défini comme une non-relation qui dure. La comédie est le genre qui utilise la non-relation complémentaire comme condition d'une relation” (p. 201). À la question de savoir si nous sommes disposés à aimer, nous devons en poser une autre : sommes-nous prêts à perdre quelque chose de nous-mêmes, et sommes-nous prêts à faire confiance que cet autrui ne profitera pas de cette perte ?

L'expérience psychanalytique consiste à pouvoir soutenir le désir, la pause qui permet l'émergence du sujet, celui qui ne se laisse ni attraper, ni contrôler, ni prédire. La pause qui permet de supporter l'incertitude du sujet par le biais de l'amour. L'amour est ce qui permet d'entrelacer les désirs entre des sujets qui veulent créer la vie. Nous passons notre temps à chercher l'objet du désir tout au long de la vie, sans comprendre que le désir, c'est la vie elle-même. Il n'y a pas d'objet, seulement un sentier qui, si nous n'y prenons garde, s'estompe au gré de ces objets qui peuvent se transformer en jouissance, nous conduisant à une mort au sein même de la vie.

La phrase de Van Gogh ““Il n'y a rien de plus artistique que d'aimer” nous suggère que l'amour est un acte créatif, et comme tout acte de ce type, il implique transformation, douleur et travail. Ainsi, faire l'amour est l'art qui rend possible que la douleur constitue un lien avec l'autre à partir d'un travail sur soi et avec les autres.

Une psychanalyse bacana est capable de créer des espaces plutôt que de les imposer. Dans cet acte de création, il y a une place pour le sujet, une place pour son dire par le biais d'un autre qui écoute, car l'important dans cet acte est l'événement qui surgit entre ce qui se dit et ce qui s'écoute, et ce qui émerge est le sujet de l'inconscient.

Plus nous serons proches de la psychanalyse amusante, plus nous serons proches de la véritable psychanalyse. Avec le temps, elle s'usera, elle se fera par approximations et ruses. On ne comprendra plus rien à ce qu'on fait, de même qu'il n'est plus nécessaire de rien comprendre à l'optique pour fabriquer un microscope. Réjouissons-nous donc, nous faisons encore de la psychanalyse. (Lacan, 1995, p. 125).

Traverser une analyse, c'est pouvoir recréer rétroactivement le passé pour l'historiciser d'autres manières. C'est là que la psychanalyse ne peut devenir quelque chose d'ankylosé, et encore moins d'adaptatif, sans effets subversifs, une clinique "fast" et ennuyeuse pour quelques-uns. Pour Lacan: “être psychanalyste c'est, tout simplement, ouvrir les yeux sur l'évidence que rien n'est plus insensé que la réalité humaine” (Lacan, 1981, p. 120).

Le principe de réalité était une insulte pour le psychanalyste anglais Winnicott. C'est pourquoi, à partir d'un acte aperceptif, il faut créer d'autres mondes, inventer d'autres signifiants qui permettent à un sujet de trouver sa place dans un monde.

Pour moi, vivre de manière créative signifie ne pas être mort ou anéanti tout le temps par la soumission ou la réaction à ce qui nous vient du monde: cela signifie voir toutes choses d'un mode nouveau tout le temps. Je parle de l'aperception qui est le contraire de la perception (Winnicott, 1971, p. 50-51).

À une époque où l'on renforce le Moi et son amour-propre, il n'est pas surprenant que les soi-disant troubles mentaux se soient généralisés. L'un comme l'autre mène à une domination du moi et de l'autre, et c'est là que réside la véritable souffrance: avoir pour objet la maîtrise de l'indomptable. Que faire de ce « quelque chose » qui nous excède toujours, qui est toujours en trop? C'est le défi que nous avons en vivant: le laisser nous écraser dans une jouissance mortifère ou créer avec lui un sentier pour désirer et vivre.

Écouter n'est pas entendre. Dans le second, il y a un rapport direct à l'obéissance; dans le premier, il y a la possibilité de faire quelque chose de différent au lieu d'y rester prisonnier. C'est créer, faire de la voix de l'autre autre chose qu'un mandat, un dire qui peut se taire pour laisser place à un dire propre à partir de ce qui a été dit par l'autre. C'est croire que l'on peut dire quelque chose au-delà de ce qui a déjà été dit par l'autre, c'est se construire à partir d'un

dire. Les mots transforment, mais seulement lorsqu'ils sont accueillis par une écoute qui leur permet cet acte.

Nos symptômes nous font tomber. Étymologiquement, un symptôme signifie chute, faille, mais le symptôme est aussi une force révolutionnaire qui permet chez chaque sujet un acte créatif le menant à renouveler le lien social avec un autre. Le symptôme nous fait boiter, mais comme nous le rappelle Freud dans son texte *Au-delà du principe de plaisir*: “Ce qu'on ne peut atteindre en volant, il faut l'atteindre en boitant. L'Écriture dit: boiter n'est pas péché”.

On devrait faire comme nous le dit Vincent Van Gogh: « Je rêve de peindre et ensuite je peins mes rêves », pour rêver de vivre et ensuite vivre en rêvant, créer le tableau d'une vie imprégnée de couleurs. Rêver est une dette envers le désir, tant pour soi que pour les autres. Tant que nous n'avons pas réglé ces dettes, le rêve peut se transformer en un cauchemar insupportable. Par conséquent, rêver est une confrontation avec notre désir qui nous invite à en faire un acte. C'est pourquoi Socrate a dit: “Une vie sans examen ne vaut pas la peine d'être vécue”, et cet examen de soi ne cesse d'être un acte douloureux mais curatif pour le sujet. Il n'y a pas de transformation subjective sans douleur, ni de transformation subjective qui n'implique l'autre; ainsi, l'examen de soi renvoie à un soin de soi et des autres. Que faire de cette jouissance de l'Autre qui nous apparaît sous forme de cauchemar? De ceux qui brisent tout voile posant une limite au réel traumatique? À nouveau tisser le voile, les mots dans leur dire le font, l'écoute permet ce tissage pour

que les cauchemars puissent redevenir un rêve. À quoi sert de rêver? À nous rendre compte que nos désirs ne peuvent être reportés indéfiniment dans une vie à vivre.

Vivre est un événement, non parce qu'il recèle des choses extraordinaires, mais parce que c'est l'acte où un "savoir-faire" transforme les choses simples et banales en un événement de vie. Croire et créer sont des actes quotidiens qui permettent d'entrevoir une lumière solaire; croire et créer, c'est ce qui pourrait constituer une vie, la lier aux autres par les tissus du vivre. Dans la technique japonaise du Kintsukuroi, on répare les objets en unissant les parties brisées avec de la laque dorée (de l'or, à l'origine); ici, la fracture est embellie, montrant les cicatrices comme quelque chose à apprécier et non à cacher, transformant ces objets en art. Ainsi est la vie: une série de fractures et de cicatrices dont il faut faire un art, l'art de vivre.

Écouter avec douceur, c'est aller au rythme des mots de l'autre, avec ses pauses, pour faire de ces mots une mélodie où un sujet peut se situer à partir de sa propre histoire. C'est là la dimension musicale du dispositif psychanalytique: que chaque sujet trouve son propre rythme et danse avec lui et avec les autres. Un mot peut ne rien signifier en soi, c'est pourquoi il a besoin d'un autre pour former des phrases qui s'enchaînent afin de pouvoir dire quelque chose qui ne finit jamais d'être tout à fait dit. C'est pourquoi écouter ces mots est une tâche inachevée; écouter nos histoires implique un autre, c'est pourquoi il s'agit de s'écouter-nous (escuchar-nos). C'est là la pertinence de la psychanalyse dans la contemporanéité; comme nous l'indique Agamben, en reprenant l'ontologie foucaldienne du

présent ou la lisibilité de Benjamin : c'est de notre capacité à écouter nos histoires que nous sommes contemporains.

Michel Foucault écrivait que ses enquêtes historiques sur le passé ne sont que l'ombre portée de son interrogation théorique du présent. Et Walter Benjamin écrivait que l'indice historique contenu dans les images du passé montre que celles-ci n'accéderont à la lisibilité qu'à un moment déterminé de leur histoire. C'est de notre capacité à écouter cette exigence et cette ombre que nous sommes contemporains, non seulement de notre siècle, mais du maintenant (Agamben, 2018).

Sans histoire, il n'y a pas de présent, et encore moins de futur; et la manière de rendre compte de cette histoire est de se la raconter (contar-nos) à travers l'écoute d'un autre, de se raconter avec allégresse. Si une psychanalyse ne conduit pas à l'allégresse, à quoi bon une psychanalyse ? L'allégresse serait l'acte de reconnaître la limite tracée par « l'impossible », contrairement au bonheur néolibéral actuel, qui est la négation de cette limite: "l'allégresse, ou pour parler mon langage, le gay savoir, est une récompense d'un effort continué, osé, tenace, souterrain, qui, à vrai dire, n'est pas pour tout le monde" (Lacan, 1976-1977).

Contrairement à ce que l'on croit, le gay savoir (savoir joyeux) est un mode de réponse différent aux impératifs surmoïques du bonheur du capitalisme néolibéral ; face à ces derniers, on ne peut réagir que par une impuissance dépressive. L'allégresse, comme l'amour, est au féminin, elle est un « pas-tout » ; on ne peut être joyeux que par la négativité du tout. Ainsi, l'allégresse n'est possible que face à la limite de l'impossibilité de la jouissance totale.

L'expérience psychanalytique ne peut être une écoute dirigée pour faire coïncider le dire du sujet avec une structure fixe. Cette expérience est plutôt une écoute du rythme des différents lieux du sujet qui se manifestent de diverses manières, des délires ou hallucinations jusqu'aux lapsus de la vie quotidienne. Une expérience psychanalytique bacana est une praxis éloignée de la biomédecine psychiatrique ou de ce qu'on appelle “la clinique”⁵. Passer par une psychanalyse, c'est revenir session après session à soi-même, mais d'une manière différente.

Le problème est que la “clinique psychanalytique”⁶ en tant que pratique est de plus en plus envahie par l'idéologie biomédicale des protocoles: guides et standards, et de moins en moins par l'écoute du sujet. Guidée par une idéologie médicale, la “clinique” dans l'expérience psychanalytique est de plus en plus orientée vers la recherche de structures rendant compte d'une essence du sujet, et vers les symptômes-signes. On configure ainsi une expertise clinique plus proche de la suggestion hypnotique que du transfert analytique.

⁵ L'usage du syntagme expérience psychanalytique ou expérience analytique (plus lacanien) tient au fait que l'usage du mot clinique reste encore trop associé à une pratique médicale. Ce qui est proposé dans ce livre, c'est que l'expérience psychanalytique s'éloigne de cette pratique biomédicale prédominante aujourd'hui; ainsi, bien que l'on continue d'employer le signifiant clinique, on utilisera également celui d'expérience analytique ou d'expérience psychanalytique

⁶ C'est un syntagme que Lacan a très peu utilisé dans son enseignement; ce manque d'usage tenait au fait que, chaque fois que le terme **clinique** est employé, il faut **rendre compte** de l'emprise médicale qui pèse sur ce terme.

L'expérience psychanalytique ne peut être absorbée par une pratique médicale, bien que Freud et Lacan eux-mêmes aient tenté de l'en extraire. On sait que les logiques médicales offrent sécurité et garantie face à une praxis de l'incertitude, face à un événement qui permet l'écoute et le dire d'un sujet. La praxis psychanalytique ne cherche pas de certitudes cliniques dans des diagnostics basés sur ce qu'on a appelé les “structures cliniques”. La première chose à dire sur le syntagme structures cliniques est qu'il est absent tant de l'œuvre de Freud que de celle de Lacan. Ce syntagme fut une tentative du disciple de Lacan, Jacques-Alain Miller, à la fin des années soixante-dix, pour obtenir une certitude et une conviction démonstrative (Sierra, 2019, p. 209). Freud et Lacan, bien que médecins, ont tenté de s'éloigner de la médecine pour constituer l'expérience psychanalytique ; Miller, bien que philosophe, a transformé cette expérience en un acte médicalisant pour explorer des structures.

Ce syntagme s'est popularisé dans la praxis lacanienne en raison de cette sécurité qu'il apportait à une pratique de l'écoute confrontée à l'incertitude. En Amérique latine, son usage s'est propagé rapidement pour répondre à la demande clinique, devenant le fondement nécessaire de l'exercice. Il ne faut pas oublier que les institutions de l'IPA en Amérique latine n'acceptaient que des médecins comme candidats jusqu'aux dernières décennies du XXe siècle. L'arrivée du lacanisme dans les années 80 n'a pas toujours changé ces logiques, elle les a parfois renforcées. Braunstein nous rappelle:

Malgré ses dénégations, la TSC (Théorie des Structures Cliniques) n'en demeure pas moins une proposition post-lacanienne de classification rigide des sujets... Il y aurait trois structures et rien que trois: névrose, psychose,

perversion, fixées par les théoriciens d'une des associations nées après la dissolution de l'École Freudienne de Paris (EFP) (Braunstein, 2017).

Et si, au lieu de chercher des structures fixes, nous nous attachions à écouter la position désirante du sujet? Braunstein poursuit:

Comment soutenir une théorie des structures cliniques fixes... quand nous pouvons encore écouter son discours: Joyce était fou: Pourquoi, après tout, Joyce n'aurait-il pas été fou? ... dans la majorité, le symbolique, l'imaginaire et le réel sont enchevêtrés au point qu'ils se continuent les uns dans les autres, faute d'une opération qui les distingue comme dans la chaîne du nœud borroméen (Braunstein, 2017).

Il faut tendre vers une érotique de la pratique psychanalytique à une époque où l'érotisme apparaît de moins en moins alors que le pornographique s'impose de plus en plus. Nous devons parier sur une érotique de l'écoute du sujet et de sa place désirante. L'érotisme porte sur l'écoute du dire d'un sujet, des paroles dites, mais surtout de ce qui n'est pas dit. La psychanalyse ne peut agir en répondant par une normalisation du désir dans des lieux fixes que l'on pathologise par le maintien de structures cliniques. Ne se pourrait-il pas que l'érotique de la pratique psychanalytique soit, comme nous le dit Braunstein, le tracé d'une cartographie de la subjectivité désirante, où nous pourrions situer la position désirante chez chaque sujet?

[La] position désirante concrète invoquée ici est variable et dépend non pas d'une structure figée, mais de la relation du sujet avec les autres et avec l'Autre de son histoire, qui

s'actualise à chaque moment de sa conjoncture vitale ou du développement de son discours lors de la séance de psychanalyse. C'est ce que nous enseigne la clinique sous transfert ; c'est l'interrupteur qui balise notre chemin dans la réponse que nous apportons à un sujet qui pâtit du signifiant et qui serait prêt à céder sur son désir. Nous avons beaucoup à gagner avec l'idée d'une cartographie de la subjectivité désirante, référence éthique du psychopathologique (en réalité, un changement de terrain pour la psychanalyse: le passage de la médecine à l'éthique), ce qui constitue une subversion face au manque contemporain dans l'appréhension du réel clinique (Braunstein, 2017).

“La notion de structure ne veut rien dire d'autre que nœud borroméen” (Lacan, 1976-1977). La consistance du nœud borroméen et du nouage réel-symbolique-imaginaire signifie la consistance de la structure du sujet.

La clinique en général (au-delà de la praxis psychanalytique) a été accaparée par une pratique psychologique transformée en une affaire de guides et de protocoles standardisés. L'expérience psychanalytique se doit d'être sauvée d'un tel *esperpento* [horreur grotesque], car c'est une méthode qui accompagne un autre ou des autres; c'est pourquoi l'expérience psychanalytique peut exister dans le juridique, comme dans la sociologie et d'autres disciplines. Ainsi, l'acte psychanalytique n'est pas exclusif d'une discipline comme la psychologie ou la médecine. Il est temps de ne pas céder sur les mots pour ne pas céder sur les faits, comme disait Freud.

Il existe une “vieille” clinique en psychanalyse où continuent de régner des logiques biomédicales déguisées en concepts psychanalytiques “structurels”, tout comme il existe une autre clinique (l'appeler “nouvelle” serait du snobisme). Dans cette autre clinique, un cas ne sert que pour ce cas précis; il n'y a pas d'orientation clinique guidée par une structure “à l'intérieur” d'un sujet (névrose, psychose, perversion), et encore moins une clinique de la névrose ou de la psychose pour tous. L'autre clinique est “pas-toute”, c'est vers cela que doit tendre l'expérience psychanalytique.

Est-ce que tout est là? Si j'ai parlé des types cliniques, ce n'est pas sans raison. Je voudrais faire une remarque: les sujets d'un type — hystérique ou obsessionnel selon la vieille clinique — n'ont aucune utilité pour les autres du même type. Il est plus que concevable, on le touche du doigt chaque jour, qu'un obsessionnel ne puisse donner le moindre sens au discours d'un autre obsessionnel (Lacan, 1973).

La clinique des nœuds ou clinique nodale repense ce qui, pour certains, est une clinique structurelle. La clinique nodale nous ramène au point essentiel: chaque sujet doit être écouté dans sa singularité, il n'y a pas de structures qui regroupent les sujets dans une névrose, une psychose ou une perversion.

L'expérience psychanalytique est nodale, où les symptômes sont des nœuds qui s'entrelacent selon chaque sujet et sa singularité. La question commence par le fait qu'il y a des types de symptômes — c'est-à-dire de nœuds —, qu'il y a une clinique, une clinique qui date d'avant le discours analytique; (...) L'analyse, le discours, l'idée du

symptôme comme nœud, apporte-t-elle quelque lumière à cette clinique d'avant? (Lacan, 1975).

La réponse à cette interrogation lacanienne est donnée par Lacan lui-même dans le séminaire 21: “Les non-dupes errent” (1973-74) où il nous dit: “Ma chère structure, ma structure de pacotille, elle s’avère être nœud borroméen!”. L'expérience psychanalytique, cette autre clinique, n'est pas une question de “structures cliniques” (il a déjà été dit que Lacan ne l'a jamais posé ainsi, mais plutôt Miller dans son empressement à construire une clinique « démonstrative » pour se distancier de son passé théorico-philosophique, divisant les psychanalystes “théoriciens” des psychanalystes “cliniciens”). C'est quelque chose de nodal, et la question est de savoir comment écouter ces nouages du sujet par rapport à la jouissance et au désir qui le configurent : « Le désir n'a d'autre substance que celle qui s'assure de ses propres nœuds » (Lacan, 2010).

La praxis psychanalytique vise à subvertir la subjectivité souffrante d'un sujet et la réalité qui façonne ladite souffrance. Si la psychanalyse ne subvertit pas la subjectivité souffrante et la réalité environnante, elle ne serait qu'une pratique de plus parmi tant d'autres offertes par le marché néolibéral pour adapter l'individu aux idéaux contemporains, lesquels ont plus à voir avec l'avoir qu'avec la perte ou le lâcher-prise.

Lâcher prise, c'est perdre en créant, faire de l'absence la possibilité d'une autre présence. Freud disait que les mots sont magiques, des baumes pour l'âme, mais ils le sont lorsqu'ils rencontrent quelqu'un pour les écouter.

L'expérience psychanalytique est une praxis de la négativité d'où surgit la puissance créatrice de vivre. Les mots peuvent devenir un acte créatif quand, entre mot et mot, ils rendent possible d'autres mots à partir d'un vide; c'est là que surgissent la poésie et la beauté.

En se précipitant pour accepter le strapontin offert par l'établissement, surtout médical, mais aussi universitaire, les psychanalystes acquièrent sans doute quelques avantages immédiats, mais ils perdent leur vocation propre. Par là, ils suivent la pente du retour discret à l'ordre médical et universitaire. C'est le principe même de la fonction surmoïque d'un « ordre » auquel il faudrait se plier et s'adapter que la psychanalyse remet en question, tant dans son rapport aux pouvoirs publics que dans les cures individuelles. La théorie psychanalytique n'est pas un corps doctrinal qu'il conviendrait d'enseigner, mais c'est l'ensemble des références qui permettent à l'analyste d'écouter son patient (...) Parallèlement, c'est aussi la notion de maladie mentale qui se trouve subvertie. Le médecin ne peut avoir à cet égard d'autre formule à proposer que de faire un diagnostic d'élimination (Clavreul, 1983).

Écouter n'est pas se taire, c'est permettre au silence d'aller au rythme de chaque mot pour qu'un “dire” s'élabore sur le sujet. Comme nous le dit Bataille: “Tu apprends à lire ce qu'en silence l'amour écrit. L'amour subtil sait écouter avec les yeux. Si ce n'est pas vrai, alors personne n'a jamais aimé et je n'ai rien écrit.”

La psychanalyse ne défend pas la liberté abstraite que le capitalisme néolibéral promet comme idéal ; au contraire, elle permet à un sujet de se situer dans un lieu qui lui

permette de dire : « Il est juste de se révolter ! ». À une époque où presque tout s'achète, l'érotisme apparaît lié au désir, lequel se constitue autour d'un objet inexistant ; chaque fois que l'on tente de capturer cet objet, la jouissance surgit. Les objets de désir que l'hyperproduction capitaliste tente de nous vendre ne sont rien d'autre que des objets de jouissance. C'est ainsi que la psychanalyse continue d'insister sur le désir, l'érotisme et l'amour comme des actes qui maintiennent la place du sujet. L'érotisme surgit quand le désir trace le sentier de chaque sujet, avertissant qu'il n'y a aucun objet, mais une discontinuité qui transforme ce sentier en abîme ; le désir est ce qui peut donner un cadre à cet abîme, tandis que l'érotisme borde ce cadre. Ainsi, en chaque sujet habite une discontinuité impossible à combler ; ce n'est pas pour rien que l'un des auteurs ayant le mieux pensé l'érotisme soutenait que :

Chaque être est distinct de tous les autres. Sa naissance, sa mort, les événements de sa vie peuvent avoir pour les autres quelque intérêt, mais lui seul est intéressé à tout cela. Lui seul naît. Lui seul meurt. Entre un être et un autre, il y a un abîme, il y a une discontinuité. (Bataille, 1997, p. 16-17).

Le travail psychanalytique est un événement amoureux, un lien érotique qui, à partir d'un dire, rend possible l'écoute-du-sujet en subvertissant sa place pour transformer sa réalité ; cet événement amoureux est un acte érotico-politique. La psychanalyse est une érotologie, et Lacan le savait, car il s'agit du désir. La psychanalyse est une érotique parce qu'elle prend en charge un objet qui n'est pas là, qui n'a jamais été et ne sera jamais. “Ne pas céder sur son désir” implique de faire un deuil tragique de l'inexistence de l'objet du désir, pour laisser place à l'objet a. Cette érotisation

de la rencontre manquée avec l'objet peut apporter de la souffrance, mais aussi la possibilité de faire quelque chose de ce reste qui indique un vide.

Il y a érotisme là où l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir. L'amour a une fonction de voile, en ce qu'il enveloppe, il habille le corps comme objet. Là, l'érotique est la création du beau/sublime, conséquence du fait de donner forme et place au désir. La psychanalyse comme érotique est le lieu d'une écoute sublime. L'érotique, dans l'expérience psychanalytique, consiste à border le vide qui se tisse de mots, positionnant le sujet autrement; là, la traversée du fantasme est la reconnaissance qu'il y a toujours un vide, et celui-ci, en étant bordé, crée un trou (trou) qui permet l'élaboration d'un savoir-faire, acte créatif où le sujet peut se situer. La rencontre avec le vide du Réel offre une place au sujet; ainsi, l'analyste est un support, un soutien, comme le disait Winnicott de l'objet transitionnel, l'objet a séparateur. Le désir de l'analyste doit chercher cette différence absolue entre l'objet a et l'Idéal (Lacan, 2003). Cette érotique permet de donner forme à la perte irrémédiable de l'objet, créant un trou pour border le vide. La psychanalyse propose une érotique qui met en jeu la sexualité, celle que Freud nous a signalée comme traumatique. Pourquoi ? Parce qu'on ne peut pas tout savoir de la sexualité, il y a toujours quelque chose qui lui échappe.

Être explicite ne résout pas non plus l'aspect mystique, en fait, cela le tue normalement car les gens ne veulent pas tant voir le sexe qu'expérimenter les émotions que l'on obtient avec l'acte sexuel. Et celles-ci sont difficiles à transmettre dans un film parce que le sexe est tout un mystère. (David Lynch).

Ce mystère n'est rien d'autre que le vide ; ce que Lynch appelle mystère est ordonné par le sexe voilant la vérité du Réel. Derrière ce voile se trouve un vide ; le reconnaître et en faire quelque chose de sublime est ce que l'on nomme érotique, et c'est le pari de la psychanalyse depuis Freud.

L'Éros est une plaque archaïque, préhumaine, totalement bestiale, qui aborde le continent émergé du langage sous deux formes, l'angoisse et le rire. L'angoisse et le rire sont les cendres dispersées qui tombent lentement de ce volcan. Les sociétés et le langage ne cessent de se protéger contre ce débordement qui les menace. Pour cela nous inventons des pères, c'est-à-dire des histoires afin de donner sens au hasard d'un emportement qu'aucun de nous ne peut voir. » (Quignard, 2000, p. 10).

L'art érotise le trou du vide par un acte créatif ; dans cette mesure, la psychanalyse ferait de son écoute un art où un sujet, par son dire, borde ce vide avec le trou de son être, érotisant son existence. La psychanalyse est une pratique érotique qui va de l'angoisse au rire et de la tragédie à la comédie.

La comédie est un très curieux attrape-désirs. Chaque fois qu'un piège à désirs fonctionne, nous sommes dans la comédie. C'est le désir pour autant qu'il apparaît là où on ne l'attendait pas. Le père ridicule, le dévot hypocrite, le vertueux qui est la proie d'une entreprise adultère : voilà avec quoi se fait la comédie. Il faut cet élément qui fait que le désir ne se confesse pas. On le masque et on le démasque, on le bafoue, parfois on le châtie, mais ce n'est que formel, car dans les vraies comédies le châtiment ne frôle même pas l'aile de corbeau du désir, qui s'échappe intacte. » (Lacan, 2014, p. 460).

Écouter la tragédie du sujet et la transformer en comédie, tout comme Freud a fait de la tragédie des hystériques autre chose

Freud a fait de la tragédie des hystériques. Il a fait de la souffrance tragique des hystériques du XIX^e siècle un lieu d'écoute, leur donnant une place au-delà des femmes souffrantes qui payaient de leur corps l'impossibilité de trouver un lieu dans la rigide société victorienne. Freud a pu faire de sa pratique, issue de la médecine, un lieu pour l'érotique du corps féminin; c'est ce que son mentor Breuer n'a pu supporter, lui qui, au premier soupçon de cette érotique, s'est enfui épouvanté. L'expérience psychanalytique n'est pas un divan, et le divan ne fait pas l'expérience. L'expérience psychanalytique serait un signifiant où quelqu'un se situe pour parier sur un sujet afin qu'il puisse élaborer son dire. Ce qui ne doit jamais arriver dans cette praxis, c'est qu'un signifiant devienne signe (Le Gaufey, 2004).

S'il est vrai que la psychanalyse a donné une place à une érotique du corps, c'est bien à celle du corps féminin. Il s'agit de la première thérapeutique qui donne voix à la singularité de la femme, voix reléguée et confinée dans la douleur d'un corps non écouté. En ce sens, il n'est pas absurde de dire que la psychanalyse est un dispositif qui, d'abord, ouvre un lieu pour écouter le singulier et l'indicible du féminin. Freud invente la psychanalyse par l'écoute des corps qui parlent à travers leurs symptômes via la sexualité refoulée. Plus tard, elle se réinvente en écoutant la folie érotique des psychotiques; la psychanalyse s'invente et se réinvente en écoutant les érotiques du corps.

Le cadre, la fenêtre, font de ce qu'ils entourent un lieu sacré; l'érotique se lie au sacré par un cadre qui limite.

Aujourd'hui, l'érotique est de plus en plus difficile car les cadres sont brisés, les frontières diffuses, les objets entrent et sortent sans limite. Là, on ne peut plus, comme nous l'indique Bataille (1997), faire de l'activité "une exubérance de la vie" (p. 15), ni s'approcher de la mort elle-même. Sans approche de la mort, il ne peut y avoir de vie; le symbolique de la mort est ce qui permet de soutenir un réel de la vie. Autrement, les corps restent à la merci d'un imaginaire incapable de se lier, devenant des corps consommables, objets d'une jouissance mortifère, obscène la jouissance pornographique où seul le corps s'exhibe.

Tout érotisme est sacré, nous disait Bataille; il faut créer des cadres. L'érotisme demande du temps, des silences, des espaces, des pauses; c'est un voile à tisser et détisser. Comme Pénélope, avec sa toile mortuaire, elle tisse et détisse en attendant Ulysse. Cet acte est ce qui permet d'accueillir l'autre, de lui donner une place, de l'érotiser. Le travail psychanalytique consiste en cela : détisser pour tisser, créer des cadres qui soutiennent le réel de la vie. C'est un champ qui oscille entre la vie et la mort, le tragique et le comique. Éros est un demi-dieu, un Daimon, fils de Poros (la ressource) et de Penia (la pauvreté) ; il est toujours entre l'indigence et la satiété. Éros est une puissance intermédiaire capable de placer nos corps entre le mortel et l'immortel, comme l'instant orgasmique. Si la psychanalyse est une pratique érotique, c'est un lieu où le sujet peut élaborer un savoir-faire sur la vie et la mort.

La vie peut être une tragédie insupportable ; le pari psychanalytique est de pouvoir faire de cet insupportable une comédie vivable. Du vide du Réel, on ne peut rendre compte qu'a posteriori, par l'imaginaire et le symbolique qui donnent

forme au trou. Il en va de même pour le sujet : il n'apparaît qu'à travers ses manifestations subjectives (symptômes, mots d'esprit, lapsus, rêves).

La psychanalyse ne guérit pas comme la médecine ; elle est un "soin" (cura), mais un soin de soi et des autres, une epimeleia heautou, une cura sui. C'est une cure de pratique spirituelle où l'on accompagne l'autre. Traverser une psychanalyse, ce n'est pas rendre conscient l'inconscient, ni savoir plus de choses; c'est savoir y faire avec ce qu'on ne sait pas. C'est une praxis du faire avec l'impossibilité de savoir.

Qu'est-ce qu'une praxis psychanalytique à "faire-être"? C'est une praxis qui ne s'arrête jamais, ne se fige jamais; une praxis de l'incertitude où, à chaque rencontre, un événement surgit, faisant émerger le sujet de l'inconscient. Celui qui ne sait pas qu'il sait, et qui croit qu'il y a un Autre qui sait ce que lui ignore. Cet événement lui permettra, à un moment donné, de reconnaître-être (recono-ser) qu'il sait ce qu'il ne sait pas. Il pourra alors se situer autrement face à la fatalité du destin. L'amour est une suppléance qui permet de faire lien avec l'autre malgré l'impossibilité de ne faire qu'un avec lui.

L'acte d'écouter un autre, c'est soutenir un espace où cet autre peut dire ce qu'il n'ose s'avouer à lui-même. Écouter les mots, c'est aussi écouter les silences et les murmures de l'âme. Une parole qui résonne, qui vibre différemment.

La différence entre le vide et le néant (nada), c'est que dans ce dernier, on introduit quelque chose d'inquiétant, un spectre qui nous angoisse. Nous ne sommes pas à l'époque du vide, mais du néant spectral, un fantasme qui

nous condamne à sa présence totalisante. Face à cela, il ne nous reste que les distractions (télé réalité, réseaux sociaux) ou l'anesthésie (drogues, opiacés) ou le suicide, non comme issue vers la mort, mais comme fuite d'une vie souffrante.

La désespérance nous indique une fin: "Hope is over", mais il faut toujours se rappeler qu'il s'agit d'une fin ouverte, comme nous l'indique la psychanalyse. Ainsi, cette fin peut être dé tissée pour être tissée à nouveau. L'espace analytique est celui où un sujet peut faire de ces fils qu'il détisse et tisse un réseau avec les autres, un lien social pour faire de la vie quelque chose qui peut être accompagné par autrui, un réseau de tissus qui soutiennent non seulement une vie, mais une vie avec les autres.

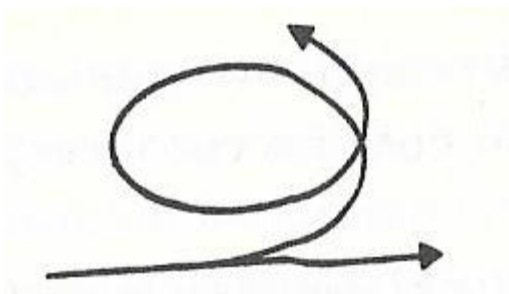
Le désir est ce chemin si difficile à parcourir et si facile à esquiver ; c'est pourquoi le transiter est une question non seulement de courage, mais de persistance et d'insistance. C'est un chemin qui n'en finit jamais d'être parcouru, et dont la fin serait la mort. Sur ce chemin, il faut faire de la vie une esthétique de l'existence. Le nœud fait référence aux "trois dimensions de l'espace habité par le parlant", et c'est de cela que devrait s'occuper l'autre clinique de la psychanalyse.

Vivre, c'est résister, nous dit Jorge Semprún, ce à quoi nous pouvons ajouter que c'est "ré-exister": c'est pouvoir faire de chaque histoire une réécriture de vie, pouvoir faire de nos fantasmes écrasants une récréation fantaisiste où la vie peut être vécue. C'est de cela qu'il s'agit dans l'expérience psychanalytique: de la possibilité pour un sujet de faire de sa ré-existence un art de vivre. Nous sommes "jetés au monde", comme nous le disait Heidegger, nous sommes dans la détresse (Hilflosigkeit), comme nous le

disait Freud; l'enjeu est de transformer ce jet, cette détresse, en un accueil, en une manière d'habiter le monde. Telle est la tâche de la psychanalyse: soutenir un espace pour qu'un sujet puisse créer la possibilité d'habiter-être (habiter-être).

La différence entre un foyer (foyer) et une maison (maison) est que dans le premier, il y a un lieu pour que le sujet puisse s'abriter; c'est là que peuvent surgir rêves et désirs. Pour Kant, le rêve a pour fonction de découvrir ce que nous aurions été; pour la psychanalyse, dans ce prétérit, des chemins s'ouvrent pour devenir des possibilités d'être.

Le vide est ce qui nous permet de différencier le “tout” et le “néant”; dans l'un comme dans l'autre, nous sommes écrasés en tant que sujets. Il est impossible de tenter de remplir le vide, car cela ne fait qu'indiquer que nous restons toujours avec rien ; l'enjeu est toujours de border ce vide. Dans la praxis psychanalytique, c'est cela que l'on écoute : comment un sujet se positionne dans un temps en spirale, comme nous le montre Cheng (2022) dans son livre Vide et Plein. Pouvoir soutenir un vide où un sujet peut s'écouter-être (s'écouter-être), où il peut se situer comme la conséquence d'une histoire, où un passé peut se lier à un présent pour un futur.



L'acte psychanalytique est une poésie de l'absence qui, par là même, fait présence; c'est la possibilité de créer au moyen d'un vide irréductible. L'amour est un signifiant qui permet de faire signe du désir et de tracer un chemin pour qu'un sujet transite dans la vie.

Il y a des bruits qui nous disloquent; l'acte psychanalytique de l'écoute se confronte au pari de syntoniser ces bruits pour pouvoir danser avec eux au rythme d'une mélodie. La praxis psychanalytique convertit le réel de la vie en un bal avec un autre, à travers la production d'une musique qui provient de l'Autre. Le paradoxe de l'être en psychanalyse est que je ne peux "être" que dans mon dire, mais que dans chaque dire je ne peux jamais "être" tout entier. Ainsi, mon être est une impossibilité de « dire-être » ; c'est un glissement permanent, et c'est dans cette impossibilité même que je peux, enfin, être.

L'Autre doit être barré. L'inquiétante étrangeté (l'unheimlich) est ce qui se montre sans voile, sans limites : ce « je suis la loi » qui devient pervers. Face à l'impuissance de reconnaître la différence, le pervers l'instaure par la force ; il impose le manque à l'autre pour soutenir un Autre complet.

S'élèvent ici des signifiants qui se figent comme des signifiés d'ordre, de complétude; la praxis devient alors quelque chose de plein, sans failles ni fissures. Or, la constitution de la culture nécessite une faille, une fissure, une incomplétude. Sans cela, ni la création culturelle ni le désir qui soutient le sujet et sa subjectivité ne sont possibles. C'est ainsi que la praxis elle-même peut émerger comme symptôme : comme ce qui signale la faille qu'une praxis « pure » tente de colmater.

Une psychanalyse bacana rend l'écoute possible. C'est un pari qui ne se contente pas de dénoncer une praxis, mais qui se veut un symptôme à écouter pour empêcher que la répétition ne devienne un retour de plus en plus accablant, tant pour la praxis elle-même que pour les liens sociaux. Si une praxis psychanalytique souhaite s'approcher de la communauté, elle devrait non seulement être trouée, mais se constituer topologiquement comme l'entrée et la sortie du sujet — un lieu où l'écoute permet ces passages. Les espaces totalement fermés ou totalement ouverts renvoient au néant; ce que l'on propose ici, ce sont des espaces permettant de border ce néant, de le tisser.

1.2. Subversion, sujet et psychanalyse au-delà du bonheur

C'est Kepler qui acheva d'éliminer les résidus géocentriques. Si Copernic inaugure le décentrement du monde, Kepler conclut ce mouvement, ouvrant la voie au décentrement de l'univers. Celui-ci n'est plus un tout redoutable et terrible, mais un univers auquel nous pouvons accéder pour savoir quelque chose: un univers troué. Ce que la psychanalyse vient indiquer, c'est que nous ne sommes pas

le centre de nous-mêmes ; il y a en nous quelque chose qui est le sujet de l'inconscient, et c'est là la subversion du sujet pour la psychanalyse.

De même que l'univers est troué, “pas-tout”, le sujet que Freud découvre et que Lacan théorise est un vide dont on ne peut rendre compte qu'en le trouant. Le sujet est le dire d'une absence, d'un vide, et c'est ce vide qui pousse le sujet à se nommer par des signifiants et à se donner une existence. Mais c'est entre ces signifiants que l'on peut entrevoir ce sujet. C'est la forme qui emporte le contenu ; contrairement au slogan d'une célèbre publicité de soda, l'image n'est “pas-rien”, ce qui ne signifie pas que l'image est “toute” mais qu'elle est “pas-toute”.

C'est parce que l'image est “pas-toute” que l'érotique peut exister — cette érotique si menacée aujourd'hui — ainsi que le désir et l'amour. C'est de ce qui ne peut être totalisé que surgit une érotique du désir. On pourrait dire que le sujet est érotique parce qu'il ne peut jamais être capturé, totalisé, ni tout dit; il glisse entre les signifiants. C'est comme si le sujet et son désir étaient toujours à faire. N'est-ce pas là le sens profond de “faire l'amour”? Nous ne pouvons pas prendre « tout » de l'autre, nous avons donc besoin de nous lier à lui par l'amour — un amour qui ne peut être tout dit, mais dans cette impossibilité même, on fait l'amour avec l'autre en tant que sujet. Cet agir amoureux peut prendre mille et une formes; il n'y a ni guide ni protocole, n'en déplaît aux sexologues qui voudraient en faire un catalogue pour nous éviter l'angoisse que nous cause le sujet en tant que prochain.

L'amour s'entrelace au vide, trouvant son soutien dans le désir. C'est là que la douleur et la mélancolie nées de

l'absence peuvent permettre qu'une vie soit vécue par un sujet. La psychanalyse est ici un « savoir-faire » sur le réel de la vie, un art de vivre qui crée sur le vide du sujet.

Mais à notre époque, il est difficile de parier sur cette subversion, sur une érotique du désir et de l'amour. Les pratiques psychologiques ont produit un moi individuel, doté d'amour-propre, entrepreneur et heureux. On peut cependant constituer des pratiques “psy” qui subvertissent ces tendances dominantes: des lignes de fuite ou de ré-existence. Le sujet proposé par la psychanalyse est un sujet qui ne se laisse pas attraper. Ce qui est saisissable dans le Moi par ses identifications reste piégé dans les impératifs surmoïques qui l'obligent à consolider son adhésion aux idéaux du capitalisme néolibéral. Le sujet, lui, est ce qui ne peut être colonisé.

Une praxis psychanalytique doit permettre de penser et de vivre autrement que comme un « Moi entrepreneur ». Une praxis qui subvertit cet ordre imposé du « tous heureux et productifs pour consommer ». Une subversion politique du sujet est un lieu érotico-politique où le désir trace un chemin non calculable, ni quantifiable, ni rentable : quelque chose est toujours à-venir, à advenir, contrairement à cet individu moïque figé dans ses identifications.

1.3. L'impuissance individuelle de l'amour

L'autre problème de cette individualisation psychologique est celui de l'amour. L'individu est la persistance de l'illusion de l'Un, de ce mythe de l'amour fusionnel (deux en un) critiqué par Alain Badiou (2021).

Mais l'individu moderne est une fusion dans l'unité sans amour. Parier sur la division du sujet, c'est parier sur l'amour : un « deux » qui ne devient jamais « un », deux sujets qui ne peuvent jamais être des individus ni se fondre en unité. Les attaques contre l'amour aujourd'hui, le qualifiant parfois d'illusoire, oublient que ce n'est pas l'amour qui est illusoire, mais l'illusion de l'Un, l'illusion de l'unicité de l'individu. L'amour est ce qui parie sur le Deux.

Il y a quelque chose d'universel dans l'amour, et c'est pour cela que toutes ces histoires intéressent un public massif : tout amour propose une nouvelle expérience de vérité sur ce que signifie être deux et non pas un. N'importe quel amour apporte une preuve que le monde peut être rencontré et expérimenté autrement que par une conscience solitaire (Badiou, 2021, p. 44).

Le revers de cet individu autonome à l'amour-propre, c'est la dépression ou les réponses solitaires de jouissance dans l'hyperproductivité. L'amour brise l'illusion de l'individu. Dans le capitalisme néolibéral, cette possibilité s'amenuise car les pratiques psychologiques ont fait de l'impératif d' "amour de soi" un slogan. Tout mandat surmoïque, c'est un idéal impossible à satisfaire, et cette impuissance revient sous forme de symptômes dépressifs. Dans ce mandat de s'aimer soi-même, il y a une élimination de l'autre, un amour de soi sans l'inconfort ou l'insupportable de l'autre.

Il est curieux que Rimbaud (1993) écrivait : "Il faut réinventer l'amour" (p. 59). D'un point de vue philosophique, selon Dolar (2017) : "la mission de la philosophie moderne ne serait alors rien de moins que l'invention du deux" (p. 13). Pour la psychanalyse, la logique est la suivante: il faut

réinventer le sujet — celui qui ne pourra jamais dire “Je” de manière complète, mais seulement divisée.

L'individualisme moïque est impuissant face à l'amour, face à la reconnaissance de la différence de l'autre comme prochain. Prendre ce Moi comme axe a été, même pour la psychanalyse, une voie néfaste, comme le souligne Lacan :

« Les termes dans lesquels nous posons ici le problème de l'intervention psychanalytique font assez sentir, nous semble-t-il, que l'éthique n'est pas individualiste (...) Mais sa pratique dans la sphère nord-américaine s'est réduite si sommairement à un moyen d'obtenir le "success" et à un mode d'exigence du "happiness", qu'il convient de préciser qu'elle est là la dénégation de la psychanalyse. » (Lacan, 1997, p. 399).

Les pratiques psychologiques ont su tirer profit de ce moi, de l'estime de soi au bonheur, en se consacrant à cette orthopédie du moi. C'est pourquoi la psychanalyse est aujourd'hui plus nécessaire que jamais, car elle ne s'est jamais rendue aux éclats du moi performant, tant pour ceux qui voulaient être entendus que pour ceux qui écoutaient ; d'où le fait que tout le pari psychanalytique lacanien a toujours porté sur le sujet, disloquant la prétention unificatrice du moi, là où celui-ci s'invente une identité ou une cohérence (Foucault, 1992, p. 10). L'avènement du sujet prétend dissoudre les histoires qui progressent vers leur propre succès. Au contraire, le sujet est précisément l'inverse : l'essor du moi sous toutes ses formes dans les pratiques psychologiques est celui du triomphe, de la "Winner Psychology", qui a réussi à coloniser et à planter définitivement son drapeau sur l'individu. Malheureusement

pour ces intérêts, il y a toujours quelque chose qui leur échappe: le sujet. Tant qu'il y a du sujet, il y a une possibilité face au destin fatal imposé par les identifications aux idéaux du capitalisme néolibéral. Ce lieu s'est manifesté comme une totalité, mais une alternative peut aussi émerger : la subversion, un "autre chose", le sujet.

Le sujet est ouverture, un vide qu'aucune identité moïque ne peut combler. Il est le revers de l'individu. Tandis que de nombreuses pratiques célèbrent l'individu comme idéal, pour la psychanalyse, le sujet est la porte dérobée qui offre une sortie vers d'autres possibles, loin des idéaux du capitalisme néolibéral.

Une psychanalyse bacana, bigarrée et subalterne

Je ne me considère pas comme lacanien, marxiste, ni même foucauldien, bien que je les utilise en mes écrits au même titre que d'autres auteurs européens et nord-américains. J'ai un peu de chacun d'eux, mais malgré cela, je ne suis pas eux; heureusement, je suis quelque chose de plus que la somme de tous: que suis-je? Je me sens mieux comme subalterne, au sens de Spivak (2003) qui reprend Gramsci. Elle, une Indienne qui se rapproche davantage de ce que je suis en tant qu'indigène — des mots qui renvoient au signifiant de l'Autre, du non-européen que je suis, c'est-à-dire : des Indes.

Un subalterne ne peut être entendu ; c'est pourquoi il faut chercher les formes de le faire. Par chance, je suis aussi Caribéen, comme un autre Fanon — non pas des Caraïbes françaises mais espagnoles, mais caribéen après tout. De ces indigènes qui ne se sont jamais laissé conquérir par les Espagnols et autres colonisateurs européens; d'où la nécessité pour ces derniers d'inventer un fantasme européen "cannibale", animalisant le natif qu'ils ne pouvaient s'approprier. C'est ainsi qu'ils les nommèrent: Caraïbes.

Bien que je ne sois pas "Peau noire, masques blancs" comme le livre de Fanon, je suis un métis pour qui il est très difficile de ne pas porter un masque blanc. Cependant, au lieu de métis, je devrais me nommer *ch'ixi* comme le signale Rivera Cusicanqui (2018): c'est-à-dire, peau *ch'ixi*, masque blanc. Le *ch'ixi* ne se laisse pas attraper par cette idéologie

blanche dominante qui, parfois, est perçue comme l'unique horizon pour être un académicien ou un intellectuel dans un monde dominé par les logiques blanches occidentales. Mais parvenir à ce *ch'ixi* est un travail ; c'est remettre en question ce colonialisme interne dont nous parlait González Casanova (2006), où nous remplaçons le colonisateur blanc, espagnol, par la place du métis créole (*criollo*), perpétuant ainsi la logique colonisatrice dominante sur d'autres groupes et collectifs.

On dira soudain que les intellectuels latino-américains ne se conduisent pas comme les anciens maîtres esclavagistes européens : ne resterions-nous pas une colonie, non seulement économique mais intellectuelle, de l'Europe et des États-Unis en Amérique latine? Pour donner un seul exemple qui me concerne: combien de psychanalystes lacaniens sont pris en compte dans les écoles et institutions psychanalytiques au-delà de leur statut d'étudiants et de disciples ? Et combien d'Européens sont convertis en maîtres et chefs d'écoles dans les divers groupes psychanalytiques d'Amérique latine? Mais ce n'est pas le seul problème: les psychanalystes latino-américains ne peuvent même pas envisager la possibilité d'être de "grands psychanalystes" s'ils ne font pas leur analyse à Paris ou s'ils n'assistent pas à un cours là-bas, attendant une quelconque autorisation du maître-seigneur, contredisant même l'enseignement du maître Lacan: "L'analyste ne s'autorise que de lui-même" (Lacan, 2012). Certains ajoutent "et de quelques autres", mais ces autres n'ont pas nécessairement besoin d'habiter Paris.

En plus de montrer le colonisateur interne, il faut aussi montrer le colonisé, et même montrer comment cette relation peut être traversée. Fanon (2009) nous offre un regard depuis la subjectivité de l'opprimé, où le complexe d'infériorité du colonisé a deux racines : l'économique et l'intériorisation ou l'épidermisation de l'infériorité. Dans les institutions académiques, y compris psychanalytiques, nous désirons nous "blanchir", obtenir l'approbation européenne, l'adhésion à un groupe autorisé par eux. Dans cet empressément, je recours à Fanon (1983) dans son livre *Les Damnés de la terre* lorsqu'il dit:

Le monde du colon est un monde hostile, qui rejette, mais en même temps c'est un monde qui suscite l'envie... Nous avons vu comment le colonisé rêve toujours de s'installer à la place du colon. Non pas de devenir colon, mais de se substituer au colon (p.25).

Le psychanalyste ou l'intellectuel académique accepté par l'une de ces institutions basées en Europe ou aux États-Unis persécutera ceux qui ne sont pas membres, les plaçant dans le lieu du profane, comme l'ont fait les institutions de l'IPA depuis Freud ou l'AMP millerienne et ses rejetons. Dans ce lieu, le colonisé espère un jour occuper la place de l'idéal, celle du maître lacanien, marxiste ou foucaldien. Ce dernier point ne relève pas d'un désir de se situer à la place du colonisateur transhistorique, ni d'un processus psychologique individuel, comme voulait nous le montrer Octave Mannoni (1990) dans son livre *Psychologie de la colonisation*, ce à quoi Fanon répond avec fureur. L'idée de Mannoni était que les colonisés attendaient les colonisateurs pour être colonisés ; une idée qui va dans le même sens que celle soutenant que les femmes violées attendaient

inconsciemment les violeurs pour être violées. Michel Tort (2017), dans un excellent texte sur les subjectivités patriarcales, place Mannoni comme un exemple du blanc colonisateur.

Je ne suis pas noir, mais pour être à la place de l'esclave, il n'est pas nécessaire d'être noir : il suffit d'être latino-américain, africain, travailleur, femme, indigène, paysan, etc. Et tout comme le noir de Fanon, je peux reconnaître ma condition de métis latino-américain, mais sans admettre ma condition métisse psychique, évitant ainsi ma condition latino-américaine en blanchissant mon âme. Fanon sait que sa pratique clinique et psychanalytique ne peut s'enfermer imaginairement dans son cabinet, ni utiliser le divan comme défense: "En tant que psychanalyste, je dois aider mon client à prendre conscience de son inconscient... mais je dois aussi agir dans le sens d'un changement des structures sociales" (Fanon, 2009).

Le langage n'est pas neutre ; du moins celui du monde occidental est raciste. Ce n'est pas pour rien que le bon, la pureté et la bonté sont blancs, tandis que le mauvais, l'impureté et la méchanceté sont noirs. Même le langage dans les institutions psychanalytiques n'est pas neutre: ses signifiants sont traversés par des relations de pouvoir, des idéalizations qui constituent le moi de l'analyste. Il ne s'agit pas d'être fidèle à l'Autre depuis l'imaginaire, d'être fidèle à son enseignement ; quiconque tente de parcourir cette voie ne peut que finir dans le pire. C'est comme si le métis voulait s'identifier complètement au blanc européen, dans ce cas au blanc européen freudien ou lacanien : c'est une illusion impossible. Le problème est que beaucoup de psychanalystes

ont voulu transposer la pratique freudienne, puis lacanienne, à une réalité qui n'a que peu ou rien à voir avec cette réalité viennoise ou parisienne. D'où la nécessité de penser une pratique pour ces contextes latino-américains : non pas une psychanalyse latino-américaine, mais une psychanalyse *en* Amérique latine.

2.1. Choleando la psychanalyse

De même que le terme *ch'ixi* travaillé par la sociologue bolivienne Rivera Cusicanqui renvoie à quelque chose qui n'est pas déterminé préalablement comme blanc ou noir, comme intérieur ou extérieur, mais à quelque chose qui "est et n'est pas" en même temps, rompant avec les logiques binaires. On pourrait emprunter le terme *cholo* utilisé au Pérou pour la même chose: ce qui est dénigré pour ne pas atteindre l'idéal métis blanc; le *cholo* des hauts plateaux péruviens arrivant à Lima tout au long du XXe siècle, celui qui n'arrivait que pour servir. On peut renverser ce stigmatisme pour transformer ce qui a été expulsé, exclu, en un lieu où se reconnaître, et dans ce lieu, reconnaître notre subalternité.

La théorie psychanalytique que nous lisons presque toujours vient de textes écrits en français et en anglais, et est traduite en grande partie à Buenos Aires et à Mexico. Ceux qui traduisent ces œuvres ont, d'une manière ou d'une autre, été liés à Paris ou à Londres. Ils ont été formés dans les institutions de ces villes, aux côtés des maîtres. Ainsi, lorsqu'ils retournent dans leurs lieux d'origine, ils deviennent les diffuseurs de leurs œuvres. C'est grâce à eux que nous connaissons ces travaux, un effort qu'il faut valoriser; sans

eux, il aurait été très difficile pour des personnes comme moi de lire Freud, Klein, Winnicott, Lacan et les autres.

Le *cholo* est ce lieu qui, pour Quijano (1980), est un lieu de transition, qui n'est pas et ne sera pas: "le groupe *cholo* ne s'intègre pas pleinement au secteur "modernisé" ou "urbain" de la société, mais se constitue en une "culture de transition". C'est pourquoi nous sommes tous des *cholos*; nous ne serons jamais les blancs académiques, ni les maîtres. Allons nous "*cholear*", "*cholear*" un peu la psychanalyse; pour cela, nous allons recourir à un *cholo*, à un exclu.

José Carlos Mariátegui était un écrivain, journaliste et penseur politique péruvien, également connu sous le nom de "El Amauta" (le maître en quechua). Pour certains, il est considéré comme le penseur marxiste le plus vigoureux et original d'Amérique latine (Löwy, 2007). Pour d'autres, comme le psychanalyste péruvien Saul Peña, Mariátegui est sur le même chemin tracé par Marx: "Le penseur péruvien ne veut pas seulement interpréter le monde mais aussi le transformer". Peña affirme que Mariátegui fait un usage de la psychanalyse "en extension", ce qui en fait un outil précieux:

Le marxisme pour Mariátegui est une sorte de psychanalyse de l'esprit sociopolitique. La psychanalyse gagne en plus-value lorsqu'elle s'étend à un territoire extra-psychologique. Mariátegui fait du freudisme, et non de la psychologie, étant donné que la pensée politique sociale s'idéologise et se déforme, selon lui, à travers les mécanismes de défense (rationalisation, substitution, déplacement, sublimation) (Peña, 2017).

Ce psychanalyste péruvien a écrit un livre intitulé: "Psychanalyse de la corruption. Politique et éthique dans le Pérou contemporain", où il aborde la violence, la marginalisation, la séduction du pouvoir et la corruption généralisée — des thèmes peu communs pour un psychanalyste formé à l'IPA anglaise. Cependant, il semble que ce ne soit pas un cas isolé au sein de la psychanalyse de l'IPA au Pérou. À la fin des années 1980 et au début des années 1990, César Rodríguez Rabanal avait déjà publié les ouvrages: "Cicatrices de la pauvreté: une étude psychanalytique" et "La violence des heures. Étude psychanalytique sur la violence au Pérou". Un autre psychanalyste péruvien, Jorge Bruce, formé à l'IPA française et disciple de Green, commente lors d'un entretien en 2007:

La psychanalyse s'est réfugiée pendant de nombreuses années dans la neutralité, dans la théorie selon laquelle le psychanalyste doit être comme une page blanche, qu'il ne doit avoir aucune position forte susceptible d'interférer avec le discours du patient. Cette position est chaque jour plus insoutenable. Il y a de plus en plus de gens, comme moi, qui se prononcent publiquement. On abandonne le refuge de la neutralité qui, je crois, était une parfaite excuse pour éviter le problème de participer activement à la vie publique, à la polis. Mon sentiment est que l'attitude prudente et distante de l'observateur est de plus en plus intenable. La réalité exige de plus en plus de se prononcer, et tel que je l'entends, se prononcer non seulement en tant que citoyen mais avec les outils dont dispose un psychanalyste. S'il ne le fait pas, il commet une omission, un peu comme le fait de ne pas porter assistance à une société en danger (Sánchez-León, et Paredes-Oporto, 2007).

Bruce, fidèle à ce qui précède, publie en 2007 un livre intitulé: "Nos habíamos choleado tanto" [Nous nous étions tant "cholisés"]. Ce qui frappe d'abord dans ce titre est le mot *choleado* qui, au Pérou, est associé à l'indigène des hauts plateaux, mais qui désigne aujourd'hui quiconque n'est pas "suffisamment blanc". Bruce suit la ligne tracée au Pérou par le sociologue Gonzalo Portocarrero sur le racisme. Pour Bruce, la psychanalyse doit élaborer un dire sur le racisme au Pérou, et surtout questionner l'identification au paradigme dominant; ce qui rappelle à nouveau Fanon et que le psychanalyste péruvien, bien qu'il ne le travaille pas directement, semble rejoindre par d'autres chemins.

En revenant à Fanon (2009) et son livre "Peau noire, masques blancs", celui-ci reprend la thèse de Lacan, "*De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*", pour fonder son hypothèse psychique entre le refoulé et le refouleur:

Nous parlions tout à l'heure de Jacques Lacan. Ce n'était pas par hasard. En 1932, il a fait, dans sa thèse, une critique violente de la notion de constitution. Apparemment nous nous écartons de ses conclusions, mais on comprendra notre dissidence quand nous rappellerons que nous substituons à la notion de constitution, au sens où l'entendait l'école française, celle de structure, englobant la vie psychique inconsciente telle que nous pouvons la connaître partiellement, en particulier sous la forme de refoulé et de refouleur, en tant que ces éléments participent activement à l'organisation propre de chaque individualité psychique (Fanon, 2009, p. 90).

Cette citation de Lacan sert de préambule à Fanon pour sa discussion la plus vive: la critique d'Octave Mannoni et de son livre "Psychologie de la colonisation" (1950). Cette critique vise la justification de la colonisation par un prétendu complexe d'infériorité du colonisé. Fanon cite Mannoni:

Tous les peuples ne sont pas aptes à être colonisés, seuls ceux qui en éprouvent le besoin le sont. Et plus loin : Partout où les Européens ont fondé des colonies du type de celles qui sont actuellement en question, on peut dire qu'ils étaient attendus, et même espérés, dans l'inconscient par leurs sujets (p. 102).

Pour Fanon, il est inconcevable que les colonisés aient attendu le colonisateur pour justifier leur identification à cette place:

Quand il s'agit de comprendre pourquoi l'Européen, l'étranger, a été appelé *vazaha*, c'est-à-dire "l'étranger honorable" ; quand il s'agit de comprendre pourquoi les Européens naufragés furent accueillis à bras ouverts [...] au lieu de le faire à partir de l'humanité, de l'accueil, de la gentillesse, traits fondamentaux de ce que Césaire appelle les "vieilles civilisations courtoises", on nous dit que c'est tout simplement parce que, dans les "hiéroglyphes fatidiques" (dans l'inconscient en particulier), il y avait inscrit quelque chose qui faisait du Blanc le maître attendu. [...] Un Noir me raconte le rêve suivant : "Je marche depuis longtemps, je suis très fatigué, j'ai l'impression qu'on m'attend, je franchis des barrières et des murs, j'arrive dans une pièce vide et, derrière une porte, j'entends du bruit, j'hésite avant d'entrer, enfin je me décide, j'entre et dans cette seconde pièce il y a des Blancs et je constate que moi aussi je suis blanc". [...]

1. Mon patient souffre d'un complexe d'infériorité. Sa structure psychique court le danger de se dissoudre. Il s'agit de la conserver et, peu à peu, de le libérer de ce désir inconscient.
2. S'il est à ce point immergé dans le désir d'être blanc, c'est parce qu'il vit dans une société qui rend possible son complexe d'infériorité, dans une société qui tire sa consistance du maintien de ce complexe (Fanon, 2009, p. 103).

L'idée n'est pas de revenir à une sorte de pensée autochtone latino-américaine, ni de retourner à nos racines, mais de fonder une praxis psychanalytique en Amérique Latine. Une praxis qui rende compte de nos réalités et de la manière dont elles se constituent depuis l'idéologique inconscient, sans essentialisme, sans retours imaginaires à l'originaire, car comme le dit Fanon:

Autrement dit, le Noir ne doit plus se trouver devant ce dilemme : se blanchir ou disparaître, mais il doit pouvoir prendre conscience d'une possibilité d'exister ; autrement dit encore, si la société lui pose des difficultés à cause de sa couleur, si je constate dans ses rêves l'expression d'un désir inconscient de changer de couleur, mon objectif ne sera pas de l'en dissuader en lui conseillant "de tenir sa place" ; mon objectif au contraire sera, les mobiles une fois éclaircis, de le mettre en mesure de choisir l'action (ou la passivité) à l'égard de la véritable source de conflits, c'est-à-dire à l'égard des structures sociales (p. 104).

Notre destin ne peut être de se blanchir ou de disparaître. Il faut utiliser nos propres ressources — ancestrales, indigènes, noires et européennes — au-delà du ressentiment, pour créer du neuf. Pourquoi ne pas penser une psychanalyse

"prieto" ou "naco", non pour s'y essentialiser, mais pour penser la pratique depuis le subalterne, l'exclu, et non depuis l'identification à un "Autre blanc idéal". Subalterniser la pratique depuis ce qui nous fait honte : parler français ou anglais avec un accent (pas seulement géographique, mais depuis "ici"). Monsiváis (2002) écrit :

Naco est l'insulte qu'une classe adresse à une autre et que [...] les offensés eux-mêmes acceptent et brandissent comme une insulte, alors qu'ils pourraient parfaitement le faire comme un auto-éloge, de la même manière que les étudiants allemands se qualifient de "porcs" pour reprendre avec sarcasme l'agression bourgeoise (p. 120).

Une pratique psychanalytique "du cinquième patio" ne doit pas faire honte. La subalternité consiste à faire d'un *moins* un *plus*. Dans la théorie lacanienne, le pas-tout féminin ne relève pas d'un manque ou d'une moins-value ; en n'étant pas tout entière soumise à la fonction phallique, la logique de l'avoir et du ne pas avoir perd sa force. Ce que l'on trouve, c'est l'être sans substance. Le sujet lacanien est ce vide ; l'avoir n'est qu'un mode imaginaire de le combler, un être dans la négativisation: "*Seul le sujet peut être ce réel négativisé d'un possible qui n'est pas réel*" (Lacan, 1961-1962).

2.2. Une psychanalyse Whitexicans ⁷ ¡Non! Pour une psychanalyse bigarrée et *naca*.⁸

Une psychanalyse bigarrée (Gallo, 2021), on pourrait dire qu'elle est différente de celle produite par les *whitexicans*; une psychanalyse bigarrée ne peut pas être pensée pour des individus qui nient le racisme, la misogynie, l'inégalité, la pauvreté, les violences et les injustices, entre autres choses, qui surviennent dans nos contextes latino-américains.

Une psychanalyse bigarrée n'est pas faite pour des individus qui se lamentent de ne pas pouvoir être couronnés de succès, des *winners*, des privilégiés ou des nantis, mais plutôt pour ceux qui ont été précisément exclus de ces idéaux consolidés par le capitalisme néolibéral au cours des dernières décennies. Cette pratique psychanalytique bigarrée s'adresse à ceux qui se situent à la limite ou, pour tenter d'être lacanien, à ceux qui sont situés dans le littoral; ce lieu qui n'a pas de forme définie, un littoral qui borde deux formes hétérogènes, et c'est précisément là toute l'ambition d'une psychanalyse bigarrée

Écouter un sujet et sa place par rapport à l'Autre est le pari d'une pratique psychanalytique bigarrée, où ni le sujet

⁷ Le néologisme '**whitexican**' est utilisé pour désigner des personnes d'origine mexicaine qui s'identifient comme blanches ou ayant la peau claire, et qui, de ce fait, manifestent des attitudes de supériorité et des comportements liés à leurs privilèges.

⁸ Écrit issu de la conférence à **Ludens** le 21 mars 2022, à Mexico, et publié dans la revue **Revista Lúdica**, Année 2, N° 3, janvier - avril 2022, pages 67-71.

ni l'Autre ne sont homogènes, ni même substantiels ; tous deux sont inconsistants, d'où le fait que l'un ne puisse ni compléter l'autre ni s'autocompléter. Un sujet est représenté par un signifiant pour un autre signifiant, mais aucun signifiant ne représente rien en soi; ainsi, malgré l'illusion identificatoire des *whitexicans*, ce terme n'est qu'un signifiant de plus qui doit recourir à d'autres signifiants pour se signifier et se positionner comme ces « élus » destinés à trôner au sommet d'une société

Les *whitexicans* croient pouvoir se signifier eux-mêmes depuis un lieu idéal de blancheur. De là, ils s'imaginent dans une ère "post- raciale" ou "post-politique", où l'exercice du pouvoir ne serait qu'une gestion pragmatique de techno-bureaucrates neutres. Une "psychanalyse whitexican" est celle qui se présente comme une écoute neutre, un "point zéro" où le politique n'entre pas, et où l'analyste se place comme un Autre omniscient, au-delà de sa propre condition de sujet.

Pour la psychanalyse, le sujet n'est pas un individu puisqu'il fait toujours référence à un autre ; il est traversé par le social, il y est situé et s'y situe lui-même à partir de ses fantasmes inconscients, ceux-là mêmes qui nous font penser, sentir, percevoir et appréhender la réalité. Le fantasme inconscient *whitexican* peut être le même que celui qui hante certaines populations en Amérique latine, se considérant comme les héritiers directs des conquérants et colonisateurs européens — ceux-là mêmes qui nient l'anéantissement des peuples ancestraux et l'esclavage. Ils vont même jusqu'à dire que nous devrions être reconnaissants parce qu'ils ont apporté la civilisation, et que sans eux, je ne pourrais pas

écrire ceci, ni même parler d'une psychanalyse, fût-elle bigarrée. Certes, mais ils oublient qu'il faut "se passer du Père à condition de s'en servir", comme nous le disait Lacan (2006); il ne s'agit donc pas de l'adorer à partir d'un idéal de blanchité (*blanquitud*), et de s'y installer, tel que le théorise Echeverría (2010).

Une psychanalyse *whitexican* nie non seulement la réalité mais le sujet lui-même, l'enfermant dans une sorte d'individualité où il est toujours coupable de son destin parce qu'il est pauvre ("le pauvre est pauvre parce qu'il le veut"); il peut être tenu pour coupable d'être victime d'un viol jusqu'à sa difficulté à trouver un emploi, dans une sorte de méritocratie psychanalytique utilisant la responsabilité subjective comme un joker pour justifier toutes ces situations. C'est ainsi que l'on "blanchit" le racisme et les iniquités socio-historiques, en normalisant ces positions individuelles. Une psychanalyse bigarrée est *naco*; ce dernier terme, pour un chercheur comme Carlos Monsiváis dans *Días de guardar*, désigne ce qui est:

Dans le langage de la discrimination à la mexicaine, l'équivalent de prolétaire, lumpenprolétaire, pauvre, suant, les cheveux gras et la huppe haute, le profil de *cabeza de palenque*, habillé à la mode d'il y a six mois... le *naco*, ce sont les envies obscures de minuit (Monsiváis, 2002, p. 120)

La psychanalyse est bigarrée et *naco*. J'écris ces lignes depuis le quartier de la Condesa, où tout fonctionne si bien que l'on croirait ne pas être au Mexique ni en Amérique latine; mais il ne faut pas s'y tromper: l'*arrabal* (le faubourg) existe pour nous rappeler que la perfection de ces lieux n'est

qu'une parcelle, un espace limité, et que tous les autres lieux sont des *arrabales*. Monsiváis, dans *Escenas de pudor y liviandad*, nous rappelle que l'*arrabal* est: "Ce qui est éloigné par nature des avantages et des respectabilités de la société, là où les tragédies sont plus "pour de vrai" et où les pauvres connaissent les bonheurs de la souffrance refusés aux riches" (Monsiváis, 2004, p. 80).

La psychanalyse bigarrée peut s'installer sans honte dans le *quinto patio* (la cour des pauvres), tout comme à la Condesa ou, mieux encore, à Polanco (quartiers associés aux privilèges); l'important n'est pas le lieu, mais ce que l'on en fait. Lorsque Monsiváis parle de "l'autodérision *Naco*", il ne s'agit pas de se placer dans la position *cantinfliesque* d'un "pelado" inoffensif qui amuse tout le monde, y compris les privilégiés, ni dans une identité fixe pour les non-privilégiés. La psychanalyse bigarrée n'est pas pure — si tant est que cela ait un jour existé — et elle ne se circonscrit pas imaginativement à un cabinet où primerait le semblant médical du pouvoir sur un patient. C'est pourquoi elle est métissée, sans couleur définie. On n'utilise pas ici le terme "métis" car, pour certains chercheurs comme la sociologue bolivienne Cusicanqui, le métissage a été le refuge de beaucoup pour nier l'indigénéité et la négritude afin de se "blanchir" et tenter d'atteindre l'idéal de blanchité. La pratique psychanalytique n'échappe pas à cet idéal: pour certains, il n'y a qu'une seule façon de faire de la psychanalyse, une psychanalyse pure, clinique, celle qui se pratique à Paris ou dans n'importe quel lieu de privilège.

La psychanalyse bigarrée est une revendication; tout comme le *naco*, elle se fait d'ici, sans languir après ce qui se

fait là-bas ni ce qu'ils sont là-bas. Cela ne signifie pas qu'il faille exclure ce qui vient d'ailleurs, pourvu que cela nous serve ici, pour les phénomènes et les problématiques d'ici. "Je suis bigarré" ne veut pas dire quelque chose de concret et ne renvoie pas à une essence; il ne faut pas retomber dans l'ontologisation, ni dans les identifications imaginaires qui cherchent à maintenir des privilèges historiques. C'est pour cela qu'ils veulent que les choses restent en l'état, telles qu'elles sont "censées" être, parce que rien ne se passe et que tout semble normal: eux là-bas dans leurs privilèges, et les autres dans leur malheur. Une psychanalyse bigarrée a été pensée pour ces derniers, ceux qui se situent à la limite, c'est-à-dire à la place du sujet de l'inconscient — ceux que Freud écoutait lorsqu'il a créé la psychanalyse, ces femmes exclues de la Vienne impériale victorienne.

Il existe un livre que je ne connaissais pas avant la rédaction de ce texte, intitulé: *El naco en el país de las castas* d'Enrique Serna. Dans un fragment, il écrit:

Le jour où le Mexique commencera à sortir du sous-développement, le premier symptôme de progrès économique sera une plus grande prépondérance du *naco* dans la vie nationale. Mais l'expérience démontre que, dans ce pays de castes, dès que nous avons eu des lueurs de prospérité, le groupe même qui a impulsé l'essor capitaliste a répudié l'incorporation des marginalisés à la société de consommation. Pour de bonnes ou de mauvaises raisons (dédain aristocratique envers la masse, horreur de la sous-culture populaire, espoir en une révolution chimérique qui rendrait au peuple son identité perdue), les détenteurs du pouvoir culturel et économique ont décidé que les *nacos* ne devraient pas exister. Le problème est que sans eux, le pays n'existe pas non plus.

La guerre silencieuse contre le *naco* empêche toute tentative de modernisation, mais elle peut en outre nous conduire à un suicide culturel. À l'heure actuelle, on remarque déjà une stagnation créative, tant dans le domaine de la musique populaire que dans celui des belles-lettres (Serna, 2001, p. 753).

Pour l'historienne de la psychanalyse Élisabeth Roudinesco (Bassets, 2019), la psychanalyse est devenue une thérapie pour riches, pour privilégiés; c'est pourquoi la pratique psychanalytique a davantage d'avenir ici, dans le pays des *nacos* et *nacas* au Mexique, des *neas* et *ñeros* en Colombie, des *villeros* en Argentine ou des *cholos* au Pérou. Car une psychanalyse pour les riches est une psychanalyse pour peu de gens, condamnée à disparaître. La psychanalyse sera pour les exclus ou ne sera pas. C'est ainsi que Freud a créé la psychanalyse, avec les exclues de son époque: ces femmes qui ne voulaient pas s'adapter aux normes victoriennes et qui, par conséquent, étaient soumises à un régime normatif où la médecine, au lieu de les écouter, les désignait comme des folles hystériques. La psychanalyse a plus de chances en Amérique latine qu'ailleurs, pour les exclus d'ici, qui sont majoritaires, et pour les exclus de là-bas; pour les *nacos* d'ici, non pas parce qu'ils s'identifient imaginativement aux impératifs du Surmoi (« tu es un *naco* »), mais parce que l'usage du mot *naco* ouvre d'autres possibilités.

Le livre d'Enrique Serna m'a rappelé un autre ouvrage du psychanalyste péruvien Jorge Bruce (2008) qui, suivant les voies tracées par Mariátegui et intitulé *Nos habíamos choleado tanto*, décrit les caractéristiques du racisme au Pérou dans sa quotidienneté. Tout comme Freud l'a fait dans

sa *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Bruce le fait depuis la place du *cholo*: ce sujet qui ne peut atteindre l'idéal de blanchité et qui est rejeté. Aujourd'hui, cet idéal s'est noué à un autre signifiant aspirationnel et arriviste, celui de "l'entrepreneur" ; ainsi, le *cholo* serait comme le *naco*: "celui qui n'est pas"

Heureusement pour la psychanalyse, ce n'est pas cet individu performant, gagnant ou triomphant qu'elle vise, mais bien un sujet. Ce que nous ne sommes pas nous transforme en une puissance, à la manière de Guattari et Deleuze reprenant Spinoza, tout comme cela transforme la pratique psychanalytique en une possibilité. Ce que nous ne sommes pas est ce qui peut nous rendre possibles, et cela peut se faire d'ici, en prenant des *caguamas* et en écoutant les *Ángeles Azules*. Car l'essentiel n'est pas la *caguama* ou le cigare dans un café parisien en essayant d'atteindre une place illusoire de "psychanalyste"; l'important ici est que l'on puisse faire quelque chose de ce qui advient dans la pratique psychanalytique bigarrée : une psychanalyse possible dans chaque contexte, une pratique où un sujet puisse émerger.

La comédie est subversive parce qu'elle dissout la complétude de l'Autre comme la sienne propre. Pouvoir rire de l'Autre comme de soi-même ouvre la possibilité de quelque chose à créer, de quelque chose toujours en devenir (*en train de se faire*).

2.3. Bigarrer la psychanalyse : traverser sa colonialité pour se lier autrement

En 1920, à Bogota, le médecin Miguel Jiménez López soutenait que la population colombienne dégénérait à cause du milieu tropical et qu'il fallait "régénérer la race" en encourageant l'immigration d'Européens du centre (Suisse, Belges, Hollandais). Cette vision, inscrite dans la loi de 1922, considérait l'étranger blanc comme l'unique vecteur de civilisation face à la "dégénérescence métisse".

Le plus désirable pour régénérer notre population est un produit qui réunisse, dans la mesure du possible, ces conditions : race blanche ; taille et poids légèrement supérieurs à la moyenne parmi nous ; dolichocéphale ; aux proportions corporelles harmonieuses ; chez qui domine un angle facial d'environ quatre-vingt-deux degrés ; aux traits proportionnés pour neutraliser notre tendance au prognathisme et au développement excessif des pommettes ; tempérament sanglant-nerveux, particulièrement apte à habiter les hauteurs et les localités torrides ; doté de capacités pratiques reconnues ; méthodique dans ses différentes activités ; apte aux travaux manuels ; possédant un grand développement de sa volonté ; peu émotif ; peu raffiné ; ayant de vieilles habitudes de travail ; tempéré dans ses élans par une longue discipline de gouvernement et de morale ; une race chez qui le foyer et l'institution de la famille conservent une organisation solide et respectée ; apte et forte pour l'agriculture ; sobre, économe, endurante et constante dans ses entreprises. Ce seraient là les conditions les plus souhaitables, bien qu'il soit évident qu'il n'est pas si facile de les trouver réunies chez un seul peuple. Je crois cependant que les races qui se rapprochent le plus de ce *desideratum* sont certaines de celles qui peuplent les régions centrales de l'Europe, dans lesquelles se sont mélangés et tempérés heureusement les caractères des peuples méridionaux et septentrionaux du Vieux

Continent. En Suisse, en Belgique, en Hollande, en Bavière, au Wurtemberg, dans le Tyrol, il serait judicieux de chercher le personnel de notre immigration. Seraient également des éléments très appropriés pour notre sol, par leurs conditions physiologiques et morales, les Basques, les Irlandais et les Bretons, et peut-être aussi les habitants des pays scandinaves (Muñoz, 2011, p. 100-101)

Les idées de ce médecin ont influencé la Loi 114 de 1922 sur l'immigration et les colonies agricoles, laquelle stipulait ce qui suit:

ARTICLE 10. Afin de favoriser le développement économique et intellectuel du pays et l'amélioration de ses conditions ethniques, tant physiques que morales, le Pouvoir Exécutif encouragera l'immigration d'individus et de familles qui, par leurs conditions personnelles et raciales, ne peuvent ou ne doivent pas faire l'objet de précautions concernant l'ordre social ou la fin qui vient d'être indiquée, et qui viennent dans le but de travailler la terre, d'établir de nouvelles industries ou d'améliorer celles existantes, d'introduire et d'enseigner les sciences et les arts, et en général, qui constituent un élément de civilisation et de progrès.

ARTICLE 11. Les agents d'immigration ne viseront aucun passeport d'immigrants se trouvant dans l'un des cas spécifiés par la Loi 48 de 1920, ni d'individus qui, en raison de leurs conditions ethniques, font l'objet de précautions en Colombie. L'entrée dans le pays est interdite aux éléments qui, par leurs conditions ethniques, organiques ou sociales, sont inconvenants pour la nationalité et pour le meilleur développement de la race. (Cancilleria, 1922)

Il est frappant de constater dans ladite loi que ce sont les étrangers qui sont perçus comme les éléments porteurs de la civilisation et du progrès. Cet appel à l'amélioration de la race, par le biais de l'importation de Blancs pour contrer la “dégénérescence” métisse, a pu se maintenir dans de nombreux pays latino-américains grâce à l'idéal de blanchité (*blanquitud*) (Echeverría, 2010); ce qui a eu pour conséquence l'extermination de populations indigènes et noires afin d'assurer l'équilibre et le développement nécessaires. Ce qui était considéré comme “sauvage” devait être éliminé, car perçu comme le symptôme du sous-développement; et la manière d'y parvenir consistait à importer de la blanchité : plus on était blanc, plus on était humain, et donc plus développé.

La blanchité (*blanquitud*) pour Echeverría place l'idéal dans une supériorité face à ce qui est non-blanc, lequel se voit dévalorisé: c'est le laid, l'indésirable, le petit, le médiocre; c'est la négation du sujet. Le déchet et l'ordure. Pour le psychiatre martiniquais Frantz Fanon (2015), il existe: “une zone de non-être, une région extraordinairement stérile et aride, une rampe essentiellement dépouillée, d'où peut naître un authentique surgissement” (p. 42). Bien que Fanon parlât de la condition du Noir dans la Martinique colonisée par la France, nous pouvons continuer à penser que, dans les différents contextes latino-américains, nous qui les habitons partageons le même destin que celui du Noir selon Fanon: pour affirmer notre subjectivité humaine, nous devons nier ce qui nous déshumanise — le corps bigarré. Le bigarré (*abigarrado*), terme forgé par le sociologue bolivien Zavaleta (1986), est ce qui n'a pas d'identité fixe ni unitaire; là peuvent converger diverses temporalités. C'est quelque

chose qui peut être toutes les choses sans en être aucune, ainsi toutes choses et aucune à la fois, voire même partiel ou, pour le dire avec la théorie psychanalytique lacanienne: pas-tout (Gallo, 2021).

Face au signifiant maître de la blancheur ou de la blanchité, le sujet dans la colonie se positionne comme un non-sujet; face au grand Autre colonial, il ne nous est resté que le “ne pas être”. Ici, le colonisé s'est situé comme cet objet rejeté, mais en même temps fondamental pour soutenir cet Autre colonial face à l'idéal de l'identité blanche — l'identité totale, lieu auquel il fallait s'identifier pour pouvoir être quelque chose, car “ne pas être” devient un acte subversif. Ici, le non-être permet de rompre avec cet Autre colonial en cherchant une issue qui ne consiste pas à dénigrer cet Autre, mais sans non plus s'y identifier inconsciemment; ces deux chemins ont conduit à la misère coloniale.

L'attachement à la blanchité est la voie opposée pour antagoniser la colonialité ; c'est là que ce « ne pas être blanc » peut mener à se positionner dans un lieu vide, qui rompe avec la place de l'Autre colonial. C'est pourquoi, en ce lieu, on ne peut aspirer à ce qui ne manque pas d'être pour atteindre cette blanchité ; c'est pourquoi le vide a besoin d'être radicalement vidé.

L'approche psychanalytique nous aide non seulement à nous souvenir de la colonialité, mais aussi à expliquer la manière dont elle a opéré sur le sujet. Notre subjectivité coloniale endommagée est le produit d'opérations relationnelles inconscientes complexes, du type de celles traditionnellement étudiées par la psychanalyse. C'est le cas de l'opération décrite par Frantz Fanon comme une

intériorisation ou une « épidermisation de l'infériorité », ainsi que l'« infériorisation » de ce qui est non-européen, corrélative de la « supériorisation » de l'europpéen. C'est aussi le cas de l'europpéanisation comme « aspiration » chez Quijano, c'est-à-dire le « colonialisme intérieur » comme substitut de l'« extérieur », la « séduction » qui survient après la « répression ». Peut-être tout cela n'aurait-il même pas pu être pensé sans la sensibilité freudienne qui imprègne souterrainement la pensée critique actuelle, y compris les courants postcoloniaux, décoloniaux et anticoloniaux. Ce qui est certain, c'est que la critique de la colonialité peut tirer profit de la psychanalyse pour expliquer bon nombre des opérations coloniales les plus insidieuses, subtiles et enfouies (Pavón Cuéllar, 2020).

Si notre métissage fut un acte manqué, un symptôme, il est nécessaire d'élaborer un savoir-y-faire avec lui; faire de cet objet quelque chose d'autre qu'une souffrance. Passer du symptôme au sinthome: le symptôme qui porte une souffrance peut être transformé en une nouvelle subjectivité qui ne soit pas la réponse aux exigences et aux dettes de l'Autre. C'est l'invention d'un nouveau lieu, l'invention d'un nouveau signifiant. Être métis ne sera plus le lieu du "ne pas être", car ce non-être pourra être converti en une possibilité d'être. Dans ce sinthome, l'objet a viendra occuper la place du vide, non pas pour le boucher, mais pour désigner précisément ce lieu vide. Être métis, être bigarré, est un artifice qui crée ce non-être dans cet acte manqué comme une possibilité d'être. Dans ce lieu insignifiant du métis bigarré — *villero* argentin, *cholo* péruvien, *ñero* colombien ou *naco* mexicain — il y a quelque chose qui naît du rien pour être quelque chose; c'est dans cette précarité

identificatoire infériorisée que peut se soutenir le désir qui fait émerger le sujet.

Il faut traverser le fantasme colonial qui nous a constitués depuis des siècles. Pour ce faire, nous devons créer des dispositifs d'écoute de ce sujet, qui permettent de faire parler ces subalternes qui n'ont pu s'exprimer; rappelons-nous que le colonisé "ne peut pas parler", comme l'a bien souligné Spivak (2003). Se reconnaître comme des sujets capables de parler et d'être entendus, faire en sorte que nos recherches théoriques soient lues non seulement ici, mais aussi là-bas, et que nos textes soient reconnus comme tels. Il ne s'agit pas de parler *pour* ceux qui ne le peuvent pas, mais de soutenir des espaces pour que les sujets puissent élaborer un dire sur eux-mêmes et sur les autres — un dire qui leur permette de créer d'autres possibilités, d'autres mondes. Nous ne sommes pas totalement déterminés; il existe toujours un interstice, un trou, un pas-tout qui nous permet de construire d'autres manières de vivre.

Nous ne pourrions jamais devenir comme l'Autre du Nord européen ou des États-Unis. Ainsi, la seule option restante serait de nous soumettre à eux, de leur obéir, et dans le meilleur des cas, d'aspirer à ce qu'ils nous remarquent pour recevoir la "bénédiction" de leur proximité — une manière de nous blanchir et d'entamer le chemin vers notre complétude. Une psychanalyse bigarrée est la seule psychanalyse possible dans les espaces latino-américains. En proposant le sujet de l'inconscient, la psychanalyse suggère une désidentification, ce qui constitue une attaque contre le moi individuel — cette instance qui se constitue précisément par des identifications enracinées, dans notre cas, autour de

la colonialité et de la soumission à l'idéal de blancheur (*blanquitude*).

Il faut élaborer une autre réalité psychique et fantasmatique, en les nouant et en les tissant pour sortir de ces idéaux identitaires qui prétendent atteindre ce que, supposément, "ils" sont: plus blancs, plus intelligents, plus beaux, plus riches, plus psychanalystes, plus, toujours plus. La première chose à reconnaître est que la subjectivité s'inscrit dans des configurations de pouvoir sociales; dès lors, l'écoute doit tenir compte du fait que le sujet n'est pas apolitique. Au contraire, il se constitue autour d'un espace vide qui relève du politique, et ses manifestations subjectives se produisent dans la politique. C'est-à-dire que le politique relève du Réel, tandis que la politique relève de l'Imaginaire et du Symbolique. L'intersection imaginaire-symbolique est donc fantasmatique, en tant que réponse face au vide du Réel politique.

La politique est la tentative de symboliser le Réel traumatique du politique (Gallo, 2020), tout comme l'identité blanche est le voile qui tente de rendre compte du sujet vide du Réel. Derrière l'idéal de blancheur se cache un vide qui ne concerne pas seulement le métis ou le bigarré, mais l'idéal blanc lui-même. Le métissage a souvent été utilisé comme un tremplin pour atteindre cet idéal, une manière de nier le noir et l'indigène pour que tout fonctionne harmonieusement, occultant les antagonismes sociaux (racisme, classisme, machisme).

En dissolvant les connotations négatives du mélange racial et social, la majorité des intellectuels dissolvent peu à peu les catégorisations discriminatoires, de sorte que tout

semble s'emboîter harmonieusement autour de la construction de la nation et de l'intégration des différentes races par l'œuvre du métissage. C'est une tentative de comprendre cette unité positive qui s'exprime vivement dans l'ensemble des pays latino-américains (Chaparro, 2019, p. 177).

Le métis nie l'autre noir et indigène; c'est ainsi que les identités latino-américaines ont voulu se fixer à l'idéal de blancheur, oubliant que l'antagonisme est créatif. Plutôt que de nier ces antagonismes, il faut les reconnaître. C'est ici que Rivera Cusicanqui (2018) propose une épistémologie *ch'ixi*: "littéralement le gris jaspé, formé d'une infinité de points noirs et blancs qui s'unifient pour la perception, mais restent purs, séparés" (2015). Le *ch'ixi* est une coexistence d'éléments contradictoires pour organiser un monde. Des tresses qui nous permettent de nous construire au-delà du métissage et des identités qui tentent de nous figer.

Accueillir ces contraires, c'est les tresser sans les fusionner, comme dans cet "amour moins con" proposé par Lacan, un amour qui lie le non-liable. Il faut décoloniser le métis, la psychanalyse et le psychanalyste. Pour cela, il faut déconstruire l'idéal du psychanalyste. Paradoxalement, ceux qui tentent de soutenir l'illusion d'une pureté psychanalytique en invoquant Lacan oublient que "L'analyste n'existe pas", comme le pose Miller (1998).

L'analyste n'existe pas: c'est une formulation qui mériterait certains développements théoriques. Cela signifie que L'analyste n'existe pas, ce qui n'empêche pas l'existence des analystes. Cela signifie qu'il n'y a pas de concept d'analyste, pas d'essence de l'analyste, pas d'idée ; et en ce

sens, les analystes peuvent représenter l'Autre (barré). (p. 515).

Au contraire, la place qu'occupe le psychanalyste est celle du pas-tout, la place du féminin. Le psychanalyste est *ch'ixi* ou bigarré, et ce qu'il faut faire en premier lieu, c'est désidéaler cette place, la désidentifier, la désessentialiser. C'est là qu'une pratique psychanalytique pourra se penser comme décoloniale: sans puretés, sans autorités qui décrètent ce qui "est" ou "n'est pas", comme s'il s'agissait de délivrer des autorisations ou des contrôles de qualité. C'est d'ici que l'on déconstruit le Moi et que l'on dépouille le Surmoi de son cadre normatif et impératif. Face à la clôture du Moi ordonné par le Surmoi, le sujet serait alors toujours ouvert à l'être, à la possibilité d'être. N'est-ce pas là le *parlêtre* lacanien: un sujet impliqué avec son corps dans le langage? Par conséquent, ce *parlêtre* doit se confronter à son désir, à sa jouissance, à son (dés)être.

Une psychanalyse *ch'ixi* ou bigarrée serait une psychanalyse pour se lier d'une autre manière, tout comme pour faire du politique autre chose qu'une simple politiciaille. Là, le *sinthome* cesse d'être un symptôme; là où nous abandonnons l'aspiration mélancolique à ce que nous ne pourrions jamais devenir — la blanchité — pour pouvoir enfin être ce que nous ne sommes pas

2.4. De la jouissance vers le désir dans la psychanalyse "bacana" et bigarrée

La jouissance est positivité: plus il y a de positivité, plus il y a de jouissance. L'excès de positivité chez Byung-Chul Han serait la jouissance du capitalisme néolibéral. Les bords sont nécessaires; sans bords survient l'angoisse d'un "tout". Ainsi, border serait une manière de faire quelque chose du vide pour que le "tout" de l'angoisse ne nous déborde pas, nous laissant dans un néant dévastateur. Par conséquent: bordons le réel de la vie.

Le dilemme du désir est qu'il ne peut être possible que dans son impossibilité, comme nous le dit Simone Weil dans son livre sur *Le Désir*:

Désir non satisfait, insatiable en soi. C'est dans l'impossibilité de le satisfaire qu'est sa vérité (...) Si l'on y prête attention, tout désir, satisfait (relativement) ou non, est un chemin vers la non-satisfaction. Alors s'élèveront d'immenses clameurs, et tous les êtres, et tous les désirs (Weil, 2023, p. 36-37)

Il faut penser une praxis psychanalytique hors d'elle-même, indisciplinée, bousculant l'ordre dominant. *Kaziyadu*, en langue huitoto, signifie s'éveiller. Penser une expérience psychanalytique *bacana*, bigarrée, "autre".

Une psychanalyse *bacana* est une praxis éthiquement engagée, où l'on a le droit de rire et de jouir — un droit qui rend au sujet sa dignité et lui permet de se soulever contre son destin tragique. « Le rire appartient, originellement, au diable » (Kundera, 2003).

Une praxis où l'amour nous fait reconnaître le vide: “ On ne peut aimer que dans le vide” (Weil). Faire de l'amour

une politique, c'est reconnaître que l'altérité radicale de l'autre n'est pas un obstacle, mais une manière de créer des compagnonnages liés par le désir.

Il n'y a pas d'âge pour cesser d'insister, pas d'âge pour cesser de persister. La lutte, comme nous le dit Freud, se joue entre cette pulsion de mort et cette pulsion de vie ; par conséquent, chaque jour est une bataille pour inventer de nouvelles formes de vivre au milieu d'une mort qui nous guette avec sa jouissance. C'est lutter pour créer tout en vivant. On nous a fait croire que la réalité était une chose immuable et naturelle, mais ce que nous montre l'acte amoureux, c'est qu'elle est quelque chose qui peut non seulement se transformer, mais nous transformer. L'amour, comme nous le dit Lacan, est un changement de discours où un sujet peut se situer en d'autres lieux, vers d'autres possibilités. L'important pour le désir n'est pas son objet, mais la persistance à l'atteindre. C'est là que se trace le désir, dans ce mouvement même, car le premier [l'objet] est toujours un impossible qui apporte l'impuissance, tandis que le second est une possibilité toujours créative pour atteindre quelque chose que l'on ne saisit jamais. La liberté ne s'obtient qu'avec l'autre. Ce que l'on appelle liberté aujourd'hui n'est rien d'autre qu'une jouissance solitaire et individualiste. Seul le lien avec l'autre peut permettre la liberté ; ce n'est que lorsque les mains s'entrelacent que nous pouvons sentir que cet autre nous accompagne, depuis sa liberté vers la nôtre.

L'inconscient est ce qui nous rend humains, et c'est la dernière chose qui résistera au contrôle des idéaux du capitalisme néolibéral. La vie est un jeu: plus on joue, moins

on souffre. Le jeu crée la possibilité de ne prendre aucun lieu trop au sérieux, ni de le vivre "en série"; il crée toujours la possibilité de *pouvoir être*. Là, la souffrance cède pour devenir autre chose. Une psychanalyse devrait conduire à un savoir rire, un savoir aimer et un savoir vivre.

Passer par une psychanalyse, c'est affronter le courage de se dire une vérité et se situer comme sujet pour soutenir le désir d'un chemin à parcourir. Se "relier" face à l'inexistence de l'Autre qui comblerait : tel serait le jubilé de la praxis psychanalytique. Il faut inventer des signifiants nouveaux qui tracent des sentiers pour permettre l'installation des désirs. "Relier", c'est faire en sorte que le lien puisse se nouer d'autres formes qui n'appellent pas à l'entrave : créer, héberger, soutenir-être en soutenant l'autre.

Il existe une poétique de l'hospitalité, une poétique qui implique de créer, comme le soulignent Derrida et Dufourmantelle (2000) dans leur livre *De l'hospitalité* : "On ne peut pas ouvrir le procès de l'espérance sans établir en même temps celui de l'amour. Un acte d'hospitalité ne peut être que poétique" (p. 10). La poétique n'est pas seulement la recherche de mots qui riment ; la poésie est création, pouvoir imaginer des mondes possibles. C'est pourquoi elle est un acte poétique qui rend possibles des discours tentant de transformer le monde donné. Et cette possibilité peut commencer à se constituer par l'hospitalité.

On héberge un autre qui vient comme étranger. Il faut se rappeler qu'en grec, *xenos* est à la fois l'hôte et l'étranger ; c'est de là que provient aussi le mot "ennemi", connus en latin comme *hospes* et *hostis*. Ceci est important non

seulement pour la psychanalyse mais pour toutes les sciences humaines car pour héberger, il faut un évidement de soi-même. Le premier étranger, c'est soi-même. Ainsi, pour se recevoir soi-même, il faut le don d'instaurer une absence pour soutenir une présence. C'est pourquoi une ouverture est nécessaire : un lieu non seulement pour s'héberger mais pour héberger. Ce sont des sorties et des entrées qui se construisent autour de cette ouverture, une frontière qui nous permet de sortir et d'entrer.

L'invitation est à être hospitaliers, à soutenir l'hospitalité, à aller vers cette frontière où nous devons nous retrouver avec l'étrange, vers l'inconnu, l'inattendu. Aujourd'hui nous sommes les hôtes, mais en même temps nous sommes les invités de notre propre maison. S'accueillir dans cette maison est un acte préalable au fait d'en être l'amphitryon; nous ne pouvons loger l'autre que si nous avons pu nous loger nous-mêmes auparavant. Dans cette sentence freudienne de "Une difficulté de la psychanalyse", il nous dit :

que la vie pulsionnelle de la sexualité en nous ne puisse être pleinement domptée, et que les processus psychiques soient en eux-mêmes inconscients, ne devenant accessibles et ne se soumettant au moi qu'à travers une perception incomplète et suspecte, équivaut à affirmer que le moi n'est pas maître dans sa propre maison. Ces deux faits réunis représentent la troisième offense à l'amour-propre, que j'appellerais psychologique (Freud, 1992b, p. 135).

Cette sentence, nous devons l'avoir toujours présente, non seulement pour décentrer ce "moi individu" que le

capitalisme néolibéral a réussi à coloniser presque entièrement, mais pour comprendre que non seulement nous ne sommes pas maîtres de notre propre maison, mais que nous sommes toujours, selon la psychanalyse lacanienne, les hôtes de l'Autre.

Héberger l'autre nous ouvre d'abord la possibilité de nous reconnaître nous-mêmes. Accueillir l'autre est un don qui nous permet de nous accueillir pour questionner nos propres savoirs, nos certitudes, nos sécurités. Puisse cette invitation et cette hospitalité être aujourd'hui cela: une pure "souci de soi" (*inquiétude de soi*) comme nous le disait Foucault, et ce à quoi la psychanalyse doit toujours parier : un souci de soi poétique, qui permet au sujet de transformer son monde avec l'autre.

Depuis le manque structurel mis en évidence par un vide qui ne peut être rempli par aucune identité européenne, ni indigène, ni noire — là, le métis ne peut être l'objet identitaire auquel recourir pour combler ce vide structurel. Le sujet est l'échec du remplissage de ce vide. Ainsi, ni européenne, ni noire, ni indigène, ni métisse: nous sommes l'échec de toute identification, car nous ne pouvons pas positiver ce vide par une identification. La proposition du subalterne n'est pas non plus de remplir ce vide, mais de montrer le vide lui-même. Le subalterne est une autre tentative pour essentialiser le sujet, bien que certains veuillent y parvenir à partir de l'échec de toute identification. C'est ici que la psychanalyse, comme expérience psychanalytique et politique, a sa raison d'être. Mais Lacan lui-même avertit que ces tentatives de certains

psychanalystes de vouloir chercher à nouveau l'essence du sujet:

[L'analyste] y trouvera aussi de quoi se préserver de l'objectivation psycho-sociologique où le psychanalyste, dans ses incertitudes, va chercher la substance de ce qu'il fait, alors qu'elle ne peut lui apporter qu'une abstraction inadéquate où sa pratique s'embourbe et se dissout (Lacan, 1997, p. 418).

Lacan a introduit une conception du sujet qui ne se réduit pas à une essence psychologique (Stavrakakis, 2007). Et la proposition du subalterne va dans la voie du sujet lacanien; dès lors, une psychanalyse subalterne est possible comme avenir de la psychanalyse elle-même. Le désir est attente, il est la patience de border le vide qui permet à un objet d'émerger pour désigner l'impossibilité de combler le vide qui l'a causé. Lacan (1976-1977) dans le Séminaire 24 pose que « Le savoir inconscient a un rapport avec l'amour » et dans le Séminaire 25: "L'analyse consiste à savoir pourquoi on est empêtré là-dedans" (Lacan, 1977-1978). Ainsi, l'analyse est un savoir qui démêle les enchevêtrements de la vie en se nouant à l'amour.

Une expérience psychanalytique sans politique et sans contexte social n'est qu'une pratique morale policière, où l'on indique ce qu'il faut faire au nom d'une technique idéalisée. À quoi sert une psychanalyse si ce n'est pour construire un *gai savoir*, un savoir joyeux, une vie joyeuse qui permette de recréer un vivre menacé par le pire ? Ce savoir joyeux nous permet d'affronter ces menaces à partir d'un "on peut encore", à partir d'une possibilité de vivre.

Savoir et *saveur* ont la même racine, *sapere*; ce n'est que lorsqu'on *sait* que l'on peut savourer la vie autrement.

Les écrivains nous ont montré que nous ne sommes rien d'autre que les personnages d'une œuvre ; nous sommes un « roman familial » comme l'a décrit Freud, personnages d'un roman raconté par d'autres, et que nous devons faire nôtre pour le réécrire. C'est de cela qu'il s'agit dans le parcours d'une psychanalyse : réécrire un roman qui est déjà passé, mais qui insiste pour ne pas cesser de passer, afin de le réécrire. La révolution psychanalytique inventée par Freud a introduit la non-existence d'un "dedans" ou d'un "dehors", d'un extérieur et d'un intérieur, du normal ou de l'anormal. Cela a rompu avec les dichotomies qui ont fondé la pensée occidentale pendant des siècles, celles qui ont fait que le psychisme humain se constitue par la moralité du bon et du mauvais. Penser que ce psychisme, depuis l'inconscient, ne peut être situé dans des lieux dichotomiques, mais dans des espaces complexes, des surfaces poétiques inclassables.

Il existe une théorie du streamer argentin "Luquitas" Rodríguez selon laquelle le footballeur colombien joue bien ou mal en fonction de son état d'esprit, peu importe s'il dispute la finale d'une coupe importante ou non. Le dernier exemple en date serait Daniel Muñoz lors de la demi-finale de la Copa América contre l'Uruguay : alors qu'il jouait l'un de ses meilleurs matchs en tant que latéral, il s'est fait expulser pour un coup de coude inutile sur un joueur uruguayen. Il vaut la peine de considérer cette théorie pour penser que le joueur colombien ne s'écarte pas de l' "être" colombien ; sans entrer dans des essentialismes, il existe un trait culturel: nous sommes passionnels, impulsifs à

l'extrême, au point de pouvoir tout détruire pour obtenir ce que nous voulons. Le problème est que ce que nous voulons n'est pas toujours ce que nous désirons. Pour désirer, nous avons besoin de pauses, de temps, c'est-à-dire de contexte.

Dans la théorie psychanalytique lacanienne, il s'agirait de lier l'imaginaire, le symbolique et le réel pour mieux se situer face à la vie, un "savoir-faire"; et cela, malgré tout l'élan ou la force, ne suffit pas dans la majorité des cas. Par conséquent, si le footballeur colombien jouait en comprenant son contexte, il pourrait non seulement réaliser les merveilles qui surgissent de sa force par intermittence, mais il pourrait aussi faire de son jeu quelque chose de plus puissant et constant. Il gagnerait bien plus que ce qui a été accompli jusqu'à présent. Le chemin du désir n'est pas seulement celui de la force, mais celui de la patience et de la constance.

Le désir n'est pas ce qui nous comble, ni même l'objet qui nous satisfait; c'est une convocation inquiétante à tenter d'atteindre ce que nous ne finissons jamais de trouver, nous traçant la voie pour continuer à essayer quelque chose qui ne sera jamais accompli, mais qui, finalement, nous fait vivre. Face à cela, surgit le fantasme de pouvoir rendre compte de ce que l'on n'a pas et que l'on n'aura jamais, mais qui nous pousse à créer pour vivre.

Pour l'écrivaine Irene Vallejo, les humains primitifs étaient capables de déchiffrer des symboles dans la réalité qu'ils voyaient: distinguer les animaux à l'horizon, reconnaître un oiseau glissant sur les toboggans du vent, interpréter les signes du paysage. D'une certaine manière,

nous lisions déjà avant de savoir lire. C'est pourquoi vivre, c'est réécrire ce que nous lisons.

Aujourd'hui, nous sommes trop fatigués pour fantasmer, épuisés pour créer, exténués pour aimer; d'où notre résignation à accepter une réalité qui nous épuise. Le désir consiste à faire quelque chose du vide qui ne soit pas "rien". C'est un chemin que l'on ne finit jamais de parcourir, et c'est ce qui rend la vie possible. À chacun de trouver sa manière de le parcourir ; le désir est comme le style : le pire n'est pas d'en avoir un, car sans lui, il n'y a ni chemin ni parcours à faire.

Dire est une tentative d'atteindre un "quelque chose" pour ne pas rester dans le néant. Ce dire borde, avec chaque mot mais aussi avec chaque silence, le vide qui nous constitue en tant que sujets. Nous sommes des sujets qui utilisons les mots et leurs silences pour élaborer un dire qui rende compte de ce vide afin de ne pas être "rien".

La politique est le gouvernement de l'altérité. La praxis psychanalytique est ce qui permet d'écouter l'altérité radicale. Pour Vegh, le sentiment est « la dimension imaginaire de l'affect », tandis que la passion est ce qui advient quand « le sentiment consume le sujet jusqu'à l'extrême ». La bataille culturelle actuelle se joue sur les signifiants et les affects (par exemple, comment les signifiants "liberté" ou "université" affectent les jeunes, les étudiants, les enseignants, affectant ainsi le corps). Cette bataille consiste à savoir comment donner place à ces signifiants, comment les écouter, comment soutenir des liens sociaux qui ne prennent pas la voie de la haine destructrice.

Toute écoute psychanalytique est un acte politique d'amour, car elle rend possible le lien social avec un Autre qui nous affecte également.

La clameur est une voix qui demande à être entendue. À une époque où tant de bruits servent à faire taire, transformer ces demandes "clameureuses" en demandes d'amour permettrait d'instaurer le discours de l'analyste. Ne serait-ce pas là être à la hauteur de la subjectivité de l'époque? Pour Lacan (1976-1977), « l'amour n'est rien de plus qu'une signification », « l'amour est vide ». L'amour n'a pas trait à un signifié, mais à ce qui est à faire et qui ne se remplit jamais d'un signe ; il ne nous reste qu'à le border, le tisser, le lier à l'autre.

Le sujet relève du féminin : c'est un vide qui permet la reproduction des subjectivités. Le capitalisme actuel a capturé cette condition féminine du sujet pour produire des subjectivités identifiées au "rien" en voulant le "tout". À l'inverse, la praxis psychanalytique mise sur ce féminin du sujet, rendant possible la création à partir d'un savoir-faire avec ce vide.

Auster, écrivain d'une ville de plus en plus néantisante, écrivait à travers ses personnages une lutte contre ce néant, s'inventant une solitude avec les autres, érotisant un vide pour se sauver de l'hyper-production d'objets. C'est un acte subversif : un sujet parle pour qu'un autre l'écoute. Auster nous montre que la solitude peut être accompagnée. Vider le monde par l'écriture dans un monde saturé de choses est une option.

Le capitalisme n'attrape pas le désir — le désir est inattrapable. Il nous fait croire que, par la jouissance, celui-ci est capturable. Ainsi, nous jouissons en croyant désirer, mais plus nous jouissons, moins nous désirons. Nous nous perdons sous l'illusion d'une jouissance mortifère qui nous éloigne du chemin du désir et, par conséquent, de la vie.

C'est comme si l'on jouissait de rien ; jouir du rien est une tendance actuelle, et c'est là tout l'enjeu de la dépression : face à l'impossibilité du désir surgit la jouissance du "tout", qui au final ne laisse que du rien. Pour Tomšič (2023), le passage de la singularité clinique à l'universalité politique est le passage de la politique de l'identité ségrégationniste pour quelques-uns à la politique de la non-identité communiste pour tous; mais l'enjeu est aussi de penser cette dernière comme un pas-tout — une politique communale à partir du pas-tout. Freud (1992c) écrit dans “Les voies nouvelles de la thérapie psychanalytique”:

Quand cela arrivera, la tâche se posera à nous d'adapter notre technique aux nouvelles conditions. (...) Il est fort probable aussi que, dans l'application de notre thérapie aux masses, nous soyons obligés d'allier l'or pur de l'analyse au cuivre de la suggestion directe (...) Mais quelle que soit la forme future de cette psychothérapie pour le peuple, et peu importe les éléments qui la constitueront finalement, il ne fait aucun doute que ses ingrédients les plus efficaces et les plus importants resteront ceux qu'elle emprunte à la psychanalyse rigoureuse » (p. 163)

Une psychanalyse *bacana* et populaire est une psychanalyse pour quiconque la demande. Le courage et la dignité soutiennent la praxis : le courage d'écouter le sujet de l'inconscient et la dignité pour son émergence. Dans une époque où tout s'achète, le sujet est ce qui indique que, dans l'impossibilité, on peut créer quelque chose.

Lacan nous dit que « la seule chose dont on puisse être coupable est d'avoir cédé sur son désir ». Et nous voilà, coupables, impuissants, empêtrés dans une jouissance qui nourrit une souffrance stérile. L'importance des mots réside aussi dans l'entre-deux, là où se situe l'écoute : dans ce que les mots ne peuvent dire.

La praxis psychanalytique doit être orientée par une position politique et éthique (érotologie) plutôt que par une technique rigide. La véritable menace est sa dépolitisation. Il faut replacer les souffrances subjectives à leur place: des protestations contre la morale impérialiste. Si l'hystérie était la grève du corps contre la morale victorienne, la dépression et l'anxiété sont les protestations contre les impératifs du capitalisme néolibéral où nous devons tous être heureux et productifs.

Plus le sujet cède sur son désir face aux idéaux du capitalisme néolibéral, plus sa subjectivité se voit affectée par des réponses allant de la dépression à l'anxiété, en passant par la consommation de substances. La joie communautaire, elle, mise sur les collectifs, les associations, les liens communautaires ; tous ces liens servent à accueillir ces malaises, à loger les sujets et leurs souffrances. Le bonheur individuel est tout l'opposé d'une joie

communautaire: cette dernière est une fête avec les autres, c'est un accompagnement dans les solitudes, c'est la possibilité de s'écouter à partir de ses propres malaises et souffrances. À l'inverse, le premier n'est qu'un narcissisme solitaire rentabilisé par les idéaux capitalistes néolibéraux de l'amour-propre ou de l'autoréalisation, où seuls comptent le succès personnel et le triomphe sur les autres.

Il faut politiser le malaise, la souffrance. Politiser une praxis psychanalytique consiste à écouter les souffrances du sujet non pas comme un conflit interne, ni comme quelque chose d'externe, mais comme des manifestations symptomatiques qui sont des réponses subjectives face aux impératifs surmoïques d'une époque — cette morale sexuelle dont nous parlait Freud, cet Autre lacanien. Ce n'est pas une question individualiste déguisée, comme c'est souvent le cas, en “clinique neutre”; c'est une position du sujet par rapport au désir et à la jouissance. Politiser l'acte analytique, c'est faire du sujet un lieu toujours subversif, révolutionnaire, émancipateur, transformateur. En d'autres termes, cela ferait de la psychanalyse un acte "bacano"; alors, ne cédon pas sur une psychanalyse "bacana".

Références

Agamben, G (2005). *Profanaciones*. Adriana Hidalgo.

Agamben, G. (23 de mayo de 2018). ¿Qué es lo contemporáneo? *lobosuelto.com* <https://lobosuelto.com/ques-lo-contemporaneo-giorgio-agamben/>

Badiou, A. (2021). *Elogio al amor*. Ariel.

Bataille, G. (1997). *El erotismo*. Tusquets.

Bassets, M (2019). Élisabeth Roudinesco: El psicoanálisis vuelve a convertirse en una terapia para ricos. *elpais.com*. https://elpais.com/cultura/2019/01/21/actualidad/1548088336_168252.html

Braunstein, N. (2017). Structures cliniques ou positions subjectives. *Analyse Freudienne Presse*, 24, 39-57. <https://doi.org/10.3917/afp.024.0039>

Bruce, J. (2007). *Nos habíamos choleando tanto. Psicoanálisis y racismo*. San Martín de Porres

Cancillería (1922) Ley 114 de 1922. *cancilleria.gov.co* https://www.cancilleria.gov.co/sites/default/files/Normograma/docs/ley_0114_1922.htm

Chaparro, A. (2019). Deconstrucción del ideal mestizo, en: Montero González, M; Páez Guzmán, E. (Compiladores). *Filosofía y Educación. Deleuze: investigaciones y apuestas*/ Tunja: UPTC, páginas 175-198. Clavreul, J. (1983). *El orden médico*. Argot.

Derrida, J; Dufourmantelle, A. (2000). *La hospitalidad*. Ediciones de la Flor.

Dolar, M. (2017). *Uno se divide en Dos. Más allá de la interpolación*. Paradiso.

Echeverría, B. (2010). *Modernidad y blanquitud*. Era.

Fanon, F. (1983). *Los condenados de la tierra*. Fondo de Cultura Económica.

Fanon, F. (2009). *Piel negra, máscaras blancas*. Akal.

Freud, S. (1992a). El creador literario y el fantaseo, en: *Obras Completas*. Volumen IX. Amorrortu.

Freud, S. (1992b). Una dificultad del psicoanálisis, en: *Obras Completas*. Tomo XVII. Amorrortu.

Freud, S. (1992c). Nuevos caminos de la terapia psicoanalítica, en: *Obras Completas*. Tomo XVII. Amorrortu

Gallo, J. (2020). Atravesando el fantasma del velo político de la política. *Desde el Jardín de Freud* 20 (2020): 205-216

Gallo, J. (2021). *Por un psicoanálisis abigarrado*. Kaziya.

González Casanova, P. (2006). *Sociología de la explotación*. CLACSO.

Jiménez, M. (1920). *Nuestras razas decaen. Algunos signos de degeneración colectiva en Colombia y en los países similares*. Imprenta y litografía de Juan Casis.

Kundera, M. (2013). *El libro de la risa y el olvido*. Tusquets.

Lacan, J. (1961-1952). *Seminario 9. La identificación*. Inédito. Buenos Aires. Escuela Freudiana de Buenos Aires.

Lacan, J. (1973). Autocomentario. *Uno por Uno*, Revista Mundial de Psicoanálisis, n° 43, Buenos Aires, Eolia, 1996.

Lacan, J. (1973-1974). *Seminario 21. Los nombres del padre" o "Los no incautos yerran"*. Inédito. Escuela Freudiana de Buenos Aires.

Lacan, J. (1976-1977). *Seminario 24. Lo no sabido que sabe de la una-equivocación se ampara en la morra*. Inédito. Escuela Freudiana de Buenos Aires.

Lacan, J. (1977-1978). *Seminario 25. Momento de concluir*. Inédito. Escuela Freudiana de Buenos Aires.

Lacan, J. (1981). *Seminario libro 3. Las psicosis 1955-1956*. Barcelona. Paidós.

Lacan, J. (1995). Introducción a la edición alemana de un primer volumen de los Escritos, en: *Uno por Uno*, N° 42 (pp. 9-15).

Lacan, J. (1997). La cosa freudiana o sentido del retorno a Freud en psicoanálisis, en; *Escritos I*. Siglo XXI.

Lacan, J. (2000). Acerca de la causalidad psíquica. En: *Escritos I*. Paidós.

Lacan, J. (2003). *Seminario libro 11. Los cuatro conceptos fundamentales del psicoanálisis*. Paidós.

Lacan, J. (2006). *Seminario libro 23. El sinthome*. Paidós.

Lacan, J. (2010). *Seminario libro 20. Aún*. Paidós.

Lacan, J. (2012). Nota italiana, en: *Otros escritos*. Paidós.

Lacan, J. (2013). *Seminario libro 10. La angustia*. Paidós.

Lacan, J. (2014). *Seminario libro 14. El deseo y su interpretación*. Paidós.

Le Gaufey, G. ¿Es el analista un clínico? Opacidades nº 3 , 2004 pag.255-264.

https://clinicaypsicoanalisis1.webnode.es/news/debates-actuales%3A-%C2%BFhay-estructuras-clinicas-las-marcas-de-un-paradigma-marite-colovini/?fbclid=IwZXh0bgNhZW0CMTAAAR24oYk4aAKr2Me-10mJ5RN_R13sBSeBjG9WVLV0Z_nCbCe9gcS1in4-bbA_aem_ATJGEhoVc3RJRtpFjmAIE9-OfjLLhxot7kPgTNE_f5yvHX-JsUsFtNJh2mzMgFi7L8u9OYLI9xR-zNIU_rm2-lxO

Lowy, M. (2007). *El marxismo en América Latina*. LOM Ediciones.

Mannoni, O. (1990). *Prospero and Caliban: The Psychology of Colonization*. Ann Arbor. University of Michigan Press.

Miller, J.A. (1998). *Elucidación de Lacan. Charlas brasileñas*. Paidós.

Monsiváis, C. (2002). *Días de guardar*. Era

Monsiváis, C. (2004). *Escenas de pudor y liviandad*. Grijalbo.

Muñoz, C. (2011). *Los problemas de la raza en Colombia Más allá del problema racial: el determinismo geográfico y las 'dolencias sociales*. Bogotá. Universidad del Rosario

Pavón-Cuéllar, D. (2020). El psicoanálisis ante la colonialidad: dieciocho posibles usos anticoloniales de la herencia freudiana", <https://sujeto.hypotheses.org>
<https://sujeto.hypotheses.org/1317>.

Peña, S. (2017). Mariátegui, la Revista *Amauta* y el psicoanálisis. *Utopía y praxis latinoamericana*. Vol. 22, Núm. 77. p. 67-76, jul. 2017. Recuperado de: <http://produccioncientificaluz.org/index.php/utopia/article/view/22532>

Quignard, P. (2000). *El sexo y el espanto*. Editorial Edelp.

Quijano, A. (1980). *Dominación y cultura. Lo cholo y el conflicto cultural en el Perú*. Mosca Azul Editores.

Rimbaud, A. (1993). *Una temporada en el infierno*. Ancora.

Rivera, Cusicanqui S. (2015). *Sociología de la imagen. Miradas ch'ixi desde la historia andina*. Tinta limón.

Rivera Cusicanqui, S. (2018) *Un mundo Ch'ixi es posible. Ensayos desde un presente posible*. Tinta limón.

Rodríguez Rabanal, C. (1989). *Cicatrices de la pobreza: un estudio psicoanalítico*. Caracas. Nueva Sociedad.

Rodríguez Rabanal, C. (1995). *La violencia de las horas. Estudio psicoanalítico sobre la Violencia en Perú*. Nueva Sociedad.

Sampson, A. (1992). La fantasía no es un fantasma, Revista *Artefacto* n°3

Spivak, Gayatri. (2003). ¿puede hablar el subalterno?. *Revista Colombiana de Antropología*, 39, 297-364. Recuperado de: http://www.scielo.org.co/scielo.php?script=sci_arttext&pid=S0486-65252003000100010&lng=en&tlng=es

Sánchez-León, A y Paredes-Oporto, M. (2007). La realidad exige cada vez más pronunciarse. Entrevista a Jorge Bruce.

Quehacer. Recuperado de:
<http://www.desco.org.pe/recursos/sites/indice/753/2113.pdf>

Serna, E. (2001). El naco en el país de las castas, en: *Ensayo mexicano*. F. Patrón (coord.). Universidad Nacional Autónoma de México, Universidad Veracruzana; Aldus.

Sierra, M. (2019). *Las estructuras clínicas. Síntesis de una subversión en psicopatología*: Paradiso.

Spinoza, B. (2000). *Ética demostrada según el orden geométrico*. Trotta.

Stavarakakis, Y. (2007). *Lacan y lo político*. Prometeo

Tomšič, S. (2023). *El trabajo del goce*. Paradiso.

Weil, S. (2023). *El deseo*. Hermida editores.

Zavaleta, R. (1986). *Lo nacional popular en Bolivia*. Siglo XXI.

Zupančič, A. (2012). *Sobre La comedia*. Paradiso.

Vegh, I. (2003). Sentimiento, pasión y afecto en la transferencia.

http://www.efbaires.com.ar/files/texts/TextoOnline_747.pdf.
[20-6-17](#)

Viereck, G. (1926). El valor de la vida, Entrevista a Sigmund Freud en su casa de los Alpes.
http://www.thecjc.org/pdf/entrevista_freud.pdf

En ce sens, la «Psychanalyse Bacana» serait également une résistance à la colonisation de la théorie psychanalytique par le Nord. L'auteur nous invite à réfléchir aux formes par lesquelles nous avons été colonisés au sein de la psychanalyse, plaçant la France et l'Europe à la place du colonisateur, et la psychanalyse française à la place de la Vérité, comme un idéal à atteindre. Cette même psychanalyse traditionnelle qui se met à critiquer les mouvements utilisant l'identité de manière stratégique en politique, succombe elle-même à un surmoi tyrannique qui limite la praxis psychanalytique à la langue et aux textes de la matrice; elle critique la science tout en plaçant le texte des maîtres psychanalystes à la place de celle-ci.

En conclusion, lorsque la psychanalyse bacano de Jairo rappelle que nous traitons du désir et que celui-ci est mouvement, nous retrouvons son potentiel dansant, qui invoque la création joyeuse de l'acte contre la mélancolie néolibérale qui paralyse. Ici, en Amérique latine, nous dansons, nous luttons et, en même temps, nous jouons avec des rythmes divers. Nous créons notre nœud borroméen entre race, classe et genre dans un sinthome singulier de la psychanalyse sur notre territoire, avec la richesse des saveurs régionales, la beauté des couleurs tropicales et le va-et-vient de nos musiques qui, du Sud au Nord, nous empêchent de cesser de bouger.

Aline Souza Martins

ISBN: 978-628-01-9837-8



9 786280 198378